

Nouveautés

Number 85, Spring 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45002ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1992). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (85), 14–41.

NOUVEAUTÉS

INDEX des NOUVEAUTÉS

Bernard André
Richard Arcand
Gilles Archambault
Jean Barbe
Réjean Beaudoin
Victor-Lévy Beaulieu
Jean-François Béllisle
Jacques Bissonnette
Dominique Blondeau
Denis Bouchard et alii
Jean-Pierre Boucher
Roch Carrier
Marie-Anne Castonguay
Joël Champetier
Simone Chaput
Armand Chartier
Mario Cbolette
Pierre Combescot
Blanca Côté
Gilles Cyr
Gilles Deleuze
Michel Dufour
François Dumont et Frances Fortier (directrice)
Gérard Étienne
Christiane Frenette
Michel Garneau (d'après F. de Rojas)
Yannick Gasquy-Resch (directrice)
Félix Guattari
J. Hénault et R. Piccard
Lise Lacasse
Dany Laferrière
André Lebugle
Marie-Claude Leclerc et Claude Lizé
Pierre H. Lemieux
Roger Le Moine
Michèle Le Noble-Pinson
Robert Lévesque (directeur)
David Lodge
François Lyotard
Andrée A. Michaud
Stanley Péan
Daniel Péchoin (directeur)
Jacques Pelletier
François Piazza
Thomas Pynchon
Patrick Quintal
Pierre Rajotte
Pierre Roy
Jean Royer
Jean Salvy
Paul Savole
Sherry Simon et alii
Jean-François Somain
Pierre Turgeon
Louise Warren

par auteurs(e)s

ACTES

Marseille — Montréal Centres culturels cosmopolites

Sous la direction de
Yannick GASQUY-RESCH
L'Harmattan, Paris, 1991, 286 p.

Actes du colloque international « la Métropole culturelle : Marseille — Montréal », organisé par le Centre Saint-Laurent, à l'Institut d'études



politiques d'Aix-en-Provence, en avril 1990, Marseille — Montréal. Centres culturels cosmopolites regroupe une vingtaine de communications rassemblées par

Yannick Gasquy-Resch et regroupées sous trois thèmes. Dans « les Arpenteurs du réel », la première partie, les intervenants privilégient, à travers l'histoire, la géographie, la sociologie et la littérature (cf. le texte de Gilles Senécal), « les données qui permettent d'identifier la ville comme métropole ». La deuxième partie, « Ces explorateurs de l'imaginaire », présente les réflexions des littéraires sur la métropole rêvée, imaginée par les créateurs (entendons les écrivains). Si les deux métropoles souffrent, sur les bords du Saint-Laurent, de la concurrence de Toronto et de New York, et sur les bords de la Méditerranée, de l'hégémonie de Paris, les intervenants sont unanimes pour affirmer que Montréal et Marseille sont des foyers d'une intense vie artistique et culturelle mais que les deux villes n'ont pas encore suscité, dans les œuvres qui les ont évoquées, « l'ample roman qui les inscrirait dans leur dimension cosmopolite ». La troisième partie, enfin, « les Acteurs du possible », regroupe des études d'intervenants qui veillent « au dynamisme culturel » des deux villes. S'il faut louer les efforts des Gilles Senécal, Simon Harel, Jacques Allard, Jacques Michon, Jean-

Cléo Godin, Gilles Morel, du côté québécois, il faut déplorer la brièveté pour ne pas dire la pauvreté du texte d'Yvan Lamonde.

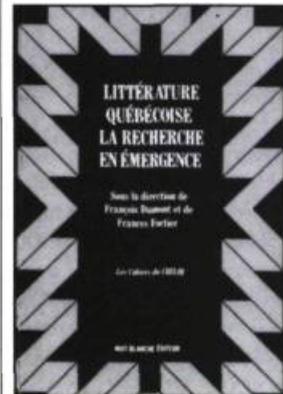
Il serait certes intéressant de refaire l'exercice en prenant appui sur d'autres villes, Aix et Québec, par exemple, pour en arriver à cerner l'impact culturel de villes plus petites qui font néanmoins beaucoup pour la diffusion de la culture.

Aurélien BOIVIN

Littérature québécoise : la recherche en émergence

sous la direction de François DUMONT
et Frances FORTIER
Nuit blanche éditeur, Québec, 1991, 244 p.

Les Actes du deuxième colloque inter-universitaire des jeunes chercheurs en littérature québécoise, tenu en juin 1990, sont colligés dans le recueil *Littérature québécoise : la recherche en émergence*.



Plusieurs avenues ont été empruntées et les sujets retenus pour ces travaux permettent de constater la vitalité réelle de la recherche contemporaine en

littérature québécoise. Un premier groupe d'études fait appel surtout à un corpus global qui tourne autour de la narratologie et de la sociocritique. Ces questionnements ont un quelque chose d'historique alors qu'une deuxième section reprend des œuvres qui vont d'Aquin à Tremblay selon des points de vue qui, au premier abord, ne sont pas évidents. La lecture faite, il est heureux de constater entre autres surprises, les liens suggérés entre l'auteur de *la Guerre, yes sir!* et un Rabelais. Par la suite, on explore le domaine de l'édition au Québec, de l'écriture, du fantastique pour terminer enfin avec deux études qui s'attardent à des œuvres féminines.

NOUVEAUTÉS

Tous ces textes ont certes un objectif commun, à savoir permettre à la génération montante des chercheurs de rendre compte à leurs collègues séniors de leur intérêt dans le domaine, et pourquoi pas, faire montre de leur talent, voire de leur originalité. Bien entendu, il est inévitable d'établir des comparaisons entre des textes à la facture bien organisée et au contenu étoffé avec d'autres dont les éléments demeurent à tout le moins discutables. Quoi qu'il en soit, la qualité du travail accompli, les domaines privilégiés explorés avec intelligence et la méthode rigoureuse choisie, toutes choses qui haussent la critique à un haut niveau, affirment sans conteste la valeur du produit fini tout comme l'assurance d'une relève aux aptitudes prometteuses.

Yvon BELLEMARE

DICTIONNAIRE

Thésaurus. Des idées aux mots. Des mots aux idées.

Daniel PÉCHOIN (directeur)
Larousse, Paris, 1991, 1146 p.

Comme le souligne à juste titre Daniel Péchoin, le directeur de la publication, le

Thésaurus est « un ouvrage d'une conception à la fois entièrement nouvelle et relativement ancienne ». Même s'il présente des affinités avec les dictionnaires analogiques, il en est tout à fait différent dans la mesure où il embrasse de façon beaucoup plus large le champ sémantique pour fournir tous les termes d'un champ notionnel. C'est dire que ce dictionnaire présente, sous trois grands intitulés - « le Monde », « l'Homme », « la Société » -, eux-mêmes divisés en catégories générales et subdivisées en vedette-matière, tout le vocabulaire se rapportant à une idée générale.

La présentation a particulièrement été soignée. On accède au *Thésaurus* soit par le sommaire, dont les grandes lignes ont été expliquées plus haut, soit par l'index qui permet, à partir d'un mot ou d'une notion,

de découvrir et d'exploiter l'univers des significations grâce à un système de renvoi numérotique qui, à l'usage, s'avère d'une grande souplesse d'utilisation. Ce livre de référence offre également l'avantage de discriminer, à l'intérieur du réservoir de mots qu'il offre le dictionnaire, ceux qui sont le plus appropriés ou les plus courants. De même, des renvois numérotés suggèrent au lecteur des parcours particuliers afin de parfaire sa recherche et d'exploiter, dans d'autres parties de l'ouvrage, les ressources sémantiques susceptibles de lui fournir l'expression appropriée. On ne peut que recommander avec insistance cet ouvrage de référence essentiel où chacun, à coup sûr, trouvera son profit.

Lucille ANGERS

ESSAIS

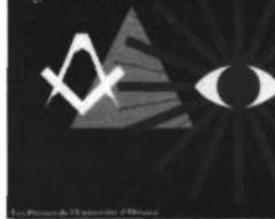
Deux loges montréalaises du Grand Orient de France

Roger LE MOINE
Les Presses de l'Université d'Ottawa,
Ottawa, 1991, XVIII, 189 p.

Compte tenu du climat de persécution qui a prévalu à leur endroit, les loges maçonniques québécoises ont souvent cherché à effacer tout document qui aurait pu porter préjudice à leurs membres. Si bien que les chercheurs qui ont étudié les idéologies au

Deux loges montréalaises du Grand Orient de France

Roger Le Moine



Québec ont dû, faute de documents, ou ignorer la question ou se limiter à de brefs propos, tenus souvent par les opposants de ces loges. Le mérite de l'ouvrage de Roger Le Moine est d'être basé sur des documents de premières mains qu'il a découverts aux archives du Grand Orient de France à Paris. Grâce à cette documentation inédite portant

sur deux loges montréalaises « L'Émancipation » (1896-1910) et « Force et courage » (1910-1930), il apporte « un peu de lumière sur un aspect donné de l'histoire des idées » au Québec.

Après avoir évoqué l'histoire de la maçonnerie spéculative et dressé la liste des condamnations papales dont elle fut l'objet, l'auteur rappelle le climat de persécution qui régnait à Montréal en particulier au début du XX^e siècle. Puis il retrace l'histoire des loges « L'Émancipation » et « Force et courage », leur fondation, leurs effectifs, les luttes qu'elles ont menées et, finalement, leur disparition. Visant à l'instauration des libertés fondamentales dans « une démocratie dont le fonctionnement est perverti par des impératifs religieux », ces loges comptaient avant tout étendre l'instruction publique et diffuser des idées qui ont cours dans les pays évolués de l'Occident. À cette fin, elles ont tablé sur différents moyens : participation à la fondation de la Ligue de l'enseignement, lancement de journaux et revues comme *les Débats*, *le Combat*, *la Petite Revue*, *le Pays*, publication de manifestes, animation du cercle Alpha-Omega et création d'une bibliothèque publique. Cependant, ces moyens ne tardèrent pas à alarmer le clergé qui cherchait à préserver son hégémonie sur la diffusion des connaissances au sein de la population francophone. S'ensuivit alors un véritable climat d'intolérance et de répression, (« les maçons dénoncés perdent leur emploi », « des carrières sont brisées et des familles, acculées à la misère »), obligeant les franc-maçons à battre en retraite. Peut-on conclure pour autant que leurs efforts ont été inutiles ? Pas tant qu'on le pourrait croire, estime l'auteur. En effet, toutes vaines qu'elles puissent paraître a priori, les tentatives franc-maçonniques s'inscrivent dans un processus qui, de l'Institut canadien de Montréal au Refus global, a conduit progressivement la société canadienne-française à se soustraire à l'emprise du clergé. Aujourd'hui, alors que « le droit à la dissidence est admis », il faut reconnaître que le temps a donné raison aux franc-maçons.

Pierre RAJOTTE



NOUVEAUTÉS

Qu'est-ce que la philosophie ?

Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI
Éditions de Minuit, Paris, 1991, 206 p.

Du tandem Deleuze-Guattari qui, durant les années soixante et soixante-dix, avaient connu la notoriété avec leurs ouvrages portant sur la psychanalyse revue à la lumière de la philosophie et de la sociologie, voici que paraît un essai -et je n'épargne pas mes mots- remarquable. Paru sous le titre *Qu'est-ce que la philosophie ?*, ce texte donne une définition de ce qu'est la philosophie dans sa pratique contemporaine, mais plus encore en l'articulant sur les deux autres niveaux de saisie du réel : l'art et la science. C'est dire la portée originale de cet essai qui, pour une fois, brise la sempiternelle opposition existant entre ces trois sphères de connaissances.

Deleuze/Guattari définissent la philosophie comme étant la discipline qui crée des concepts tandis que l'art et la science, qui ne manipulent pas de concepts, opèrent plutôt à partir de fonctions sur un plan de référence et avec des observateurs partiels. Ces trois champs constituent « les trois manières dont le cerveau recoupe le chaos, et l'affronte » ; trois façons d'interpréter la réalité en autant que s'établisse des relations d'interférence entre chacune plutôt que d'emprunts comme c'est trop souvent le cas.

Cette lecture est fort stimulante et, malgré les apparences ou la réputation d'hermétisme souvent rattachée à ces auteurs, demeure facilement abordable. Elle nourrit la réflexion que l'on peut se faire à propos de ces disciplines que nous côtoyons tous les jours.

Roger CHAMBERLAND

Lectures d'enfance

Jean-François LYOTARD
Galilée, Paris, 1991, 158 p.

L'idée n'est pas neuve : il y aurait dans chaque œuvre un indicible dont le texte cherche à rendre la non-présence et qui commande la réécriture jamais semblable, mais jamais différente de l'écrit premier. Lyotard le baptise « *Infantia* », autrement dit « ce qui ne se parle pas ». Les lectures d'enfance auxquelles s'adonne Lyotard portent sur Joyce, Valéry, Arendt, Kafka, Sartre et

Freud ; elles ont ceci d'original qu'elles tentent d'extraire la ligne de résistance de ces œuvres dans la mesure où elles n'offrent pas un sens fini mais ouvrent un temps de réflexion qui permet une accointance momentanée avec le texte.

La littérature, prise ici dans son sens le plus large, offre les paramètres d'une réflexion philosophique trop souvent aux prises avec le souci de maîtriser une pensée et à domestiquer des concepts qui, par définition, lui échappe. Les lectures que proposent Lyotard sont comme autant de réactions à une sensibilité soumise à la singularité des cas, pour reprendre la définition qu'il en donnait dans *Pérégrinations*, son précédent ouvrage dans lequel il situait sa démarche intellectuelle. *Lectures d'enfance* qui n'en sont pas ; plutôt approfondissement de certaines intuitions qui prennent une valeur heuristique.

Roger CHAMBERLAND

ÉTUDES

Le roman québécois

Réjean BEAUDOIN
Boréal, Montréal, 1991, 126 p. (Coll. « Boréal Express »)

Si, jusqu'ici, en raison de l'énormité de la tâche peut-être, aucune histoire complète, sinon exhaustive, du roman québécois n'est parue, celle de Réjean Beaudoin a le mérite estimable de mettre l'eau à la bouche de tout lecteur curieux. S'inspirant des visées de la collection « Boréal Express », *Le Roman québécois* offre, à l'égal d'un « Que sais-je ? », une synthèse brillante du genre. Faut-il explorer que le cadre de la collection ait imposé à l'auteur une sélection rigoureuse (et parfois aléatoire ?) des œuvres et des auteurs étudiés ? Ne faut-il pas regretter que le roman du XIX^e siècle reste recouvert de la poussière du temps sous prétexte qu'on ne le lit plus ? Le « degré zéro » du roman ! Comment le faire goûter à nos étudiant-e-s si les critiques l'écartent injustement ? Car c'est d'abord à eux/elles que s'adresse ce livre.

Cela dit, comment ne pas être séduit par la répartition de la matière, qui traduit l'intelligence et la perspicacité de l'analyste et critique ? L'aménagement du corpus, fondé sur des affinités thématiques et idéologiques, tout en suppléant à une plate énumération des œuvres, projette un éclairage tout à fait

original qui va bien au-delà de l'analyse que manuels et articles ont offerte jusqu'à maintenant. Il cristallise la pensée autour de données et d'éléments fondamentaux qui dégagent les orientations essentielles du roman québécois en respectant une chronologie finement intégrée au propos. Après un bref panorama chronologiquement inversé (ch. 1), les pistes ouvertes par des titres appropriés, « Romans du groupe et romans de l'individu » (ch. 2), « Romans du territoire et romans de l'espace » (ch. 3), « Les mots et les choses » (ch. 4), « Le même et l'autre » (ch. 5), et les sous-titres qui les complètent nous font pénétrer au cœur du sujet et en font émerger les œuvres capitales. Le chapitre 6, « le Roman québécois et les médias » et le chapitre 7, « le Roman québécois et la critique », constituent des ébauches fort intéressantes qui demanderaient à être développées par les étudiants et chercheurs.

En somme, un ouvrage d'une grande qualité, en même temps qu'un instrument de travail minimal qui deviendra vite indispensable. Il laisse entrevoir la promesse d'une histoire magistrale complète. Réjean Beaudoin est tout désigné pour l'écrire.

Gilles DORION.

Le roman national

Jacques PELLETIER
VLB éditeur, Montréal, 1991, 237 p.
(« Essais critiques »)

En 1984, Jacques Pelletier publiait, dans la collection « Les Cahiers d'études littéraires » de l'UQAM, *Lecture politique du roman québécois contemporain. Le Roman national*, qui inaugure la collection « Essais critiques » qu'il dirige chez VLB éditeur, reprend les trois principales études du premier ouvrage, soit celles qui sont consacrées à Jacques Godbout, Victor-Lévy Beaulieu et André Major. Il faut s'empresse d'ajouter que Pelletier a revu, corrigé et complété ces analyses en commentant longuement, dans l'étude qu'il consacre à Godbout, ses deux derniers romans, *les Têtes à Papineau* et *Une bistoire américaine*, de même que le *Murmure marchand*. Ainsi en est-il de son étude sur Beaulieu qui porte sur toute l'œuvre romanesque jusqu'au premier tome de *l'Héritage*. On se demande pourquoi il a négligé *la Folle d'Elvis* de Major alors qu'il tient compte dans son analyse de *l'Hiver au cœur*.

NOUVEAUTÉS

Jacques Pelletier, qui interroge les œuvres retenues à partir de Lukacs et de Goldmann, donc en privilégiant la sociologie de la littérature, veut répondre à cette question : « Quel rapport les productions littéraires québécoises, et plus particulièrement les œuvres romanesques, entretiennent-elles avec la question nationale depuis [...] le début des années 60 ? » Il se révèle un fin analyste, un commentateur éclairé et éclairant des œuvres choisies, toujours dans un style vivant et en recourant à une langue agréable, simple, à la portée de tous ceux que le sujet intéresse, surtout par les temps qui courent. Il arrive facilement à nous convaincre que les trois romanciers retenus, témoins et acteurs d'une Histoire à la recherche de son accomplissement, participent à leur façon à ce débat. Les textes littéraires ne sont-ils pas des « productions d'individus [...] élaborées dans un lieu et à un moment historiquement déterminés ». *Le Roman national* est certes une étude pénétrante qui renvoie le lecteur aux œuvres pour les mieux comprendre et les mieux apprécier.

Aurélien BOIVIN

Les mots du pouvoir ou le pouvoir des mots

Pierre RAJOTTE

L'Hexagone, Montréal, 1991, 211 p.

L'influence sans conteste des ultramontains au XIX^e siècle au Canada français forme le pivot central de l'essai *Les Mots du pouvoir ou le pouvoir des mots*. La recherche s'articule autour de trois orientations.



D'abord, la présentation de l'idéologie ultramontaine dessine le contexte de l'affrontement

libéraux et les défenseurs du conservatisme religieux : véritable guerre de mots dont les munitions font appel à une artillerie émotive plutôt que rationnelle. Dans un deuxième

temps, les stratégies discursives retenues permettent de voir comment la dynamique du discours se construit : les procédés employés par les ultramontains aboutissent à une schématisation étroite et sans nuance. Enfin, les deux derniers chapitres présentent les moyens concrets de poursuite tous azimuts de l'ennemi libéral : on récupère les valeurs libérales pour les dénigrer et on tente de neutraliser ou censurer les agents pernicieux qui diffusent la pensée adverse, à savoir les romans et la presse.

Plus qu'une analyse du discours ultramontain à travers les écrits du Cabinet de lecture paroissial du XIX^e siècle, cet essai, qui figure comme le douzième titre dans la collection du Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ), permet une meilleure connaissance de la mentalité littéraire, voire culturelle, de cette période de l'histoire. La démonstration, organisée autour d'une grille bien définie, favorise la clarté de l'argumentation, et la formulation est telle que la lecture du document n'est guère dénuée d'intérêt. Si l'on excepte certaines erreurs de renvois (comme à la page 34, entre autres) et l'aspect répétitif de quelques éléments, fruit de la démarche utilisée, ce volume a le grand avantage d'offrir une vision détaillée et scientifiquement structurée d'une époque qui a engendré beaucoup d'immobilisme.

Yvon BELLEMARE

Littérature et société québécoise.

Histoire, méthode et textes

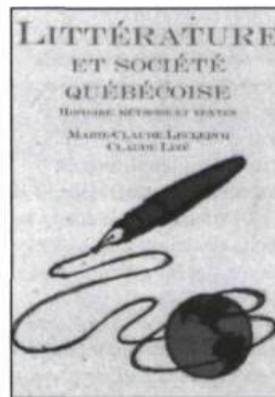
Marie-Claude LECLERCQ et Claude LIZÉ
Le Griffon d'argile, Sainte-Foy, 1991, 232 p.

Les éditions Le Griffon d'argile publient des manuels écrits par et pour une clientèle collégiale. Ainsi *Littérature et Société québécoise. Histoire, méthode et textes* est un manuel pédagogique pouvant servir d'ouvrage de référence pour le cours portant le même intitulé.

La littérature y est présentée en trois blocs historiques : « les Écrits de la Nouvelle-France », « Un long XIX^e siècle » et « le XX^e siècle ou la débâcle ». L'importance accordée à chacune de ces périodes est nettement disproportionnée : trente-cinq pages pour la

première, soixante-cinq pour la seconde et cent onze pour le XX^e siècle dont la moitié pour la poésie et seulement le dixième pour le roman contemporain. Le texte comporte certaines classifications et certains détails discutables, comme dans la biographie d'Émile Nelligan, considéré comme un poète du XX^e siècle.

Nous retrouvons dans ce livre des méthodes d'analyse, trop rapidement esquissées, des notes de cours, des exemples d'exercices et des textes littéraires (surtout de la poésie). Les notes de cours sont bien schématisées, certains tableaux, significatifs. Il est cependant difficile de couvrir autant de



matière en une leçon et un manuel de base devrait être complet, plus explicite quant à l'analyse sociocritique des œuvres, et permettre la comparaison avec la société, montrer

d'avantage l'évolution littéraire (en parlant par exemple des œuvres marquantes pour le public québécois à chaque époque) et respecter quantitativement et qualitativement les productions littéraires de chaque période. Outil intéressant, mais nettement incomplet.

Angèle LAFERRIÈRE

NOUVEAUTÉS

Fictions de l'identitaire au Québec

Sherry SIMON, Pierre L'HÉRAULT,
Robert SCHWARTZWALD et Alexis NOUSS
XYZ, Montréal, 1991, 185 p.
(Coll. • Études et Documents •)

Cet ouvrage collectif, fruit des travaux du Groupe de recherche « L'identitaire et l'hétérogène dans la prose romanesque québécoise depuis 1940 », s'inscrit dans la mouvance que connaissent actuellement les études québécoises, dans une société dont l'évolution rapide remet sans cesse en question l'homogénéité supposée de la culture québécoise. Comment peut-on parler, aujourd'hui, de littérature québécoise, sans faire référence à ses marges, ses dérives, ses errances, à toutes ces voix qui, interrogeant les identités, remettent en cause nos certitudes à l'égard de la culture, longtemps perçue comme monolithique ? Les textes rassemblés dans *Fictions de l'identitaire au Québec* questionnent donc l'identitaire, c'est-à-dire « l'identité considérée comme une construction », en postulant que « l'identité culturelle ne renvoie plus à une évidence ». Dans cette perspective, le texte de Sherry Simon, intitulé « Espaces incertains de la culture », constitue une réflexion de tout premier plan : Simon brosse un historique des travaux sur l'identitaire au Québec, depuis Miner et Hugues jusqu'aux recherches menées par Pierre Nepveu, Simon Harel et Patricia Smart, entre autres, qui ont fait du Québec, selon l'expression de l'auteure, un « espace pluriel ». Le texte suivant, de Pierre L'Héroult, est consacré à l'hétérogène, cet envers nécessaire de l'identitaire, dont il vise à esquisser une « cartographie » à travers ces « dérives identitaires » des années 1980 que représentent les écrits de François Charron, de Régine Robin ou de France Théoret. Les textes captivants de Robert Schwartzwald et d'Alexis Nouss portent, l'un sur les rapports entre l'identitaire et l'homosexualité, l'autre sur les contes de Jacques Ferron et complètent ce tableau qui, même s'il ne prétend pas à l'exhaustivité, constitue déjà un jalon important dans l'évolution des recherches en littérature québécoise.

Jean MORENCY

Le goût de lire et la bande dessinée

Pierre ROY
ACALJ (Association canadienne pour
l'avancement de la littérature de jeunesse),
[Sherbrooke], 1991, 213 p.
(Coll. • Lectures •)

Pour qualifier ce livre de « magistrale étude » comme le fait son préfacier, il faut être un incondicional de la B.D. Pourquoi pas ? Encore faudrait-il aller jusqu'au bout de la démarche, ce qui n'est pas tout à fait le cas ici.

En soutenant un double parti-pris pour la lecture libre quotidienne à l'école et contre les exercices didactiques, l'auteur pourra plaire à ses lecteurs les moins exigeants mais il aura laissé sur leur appétit ceux qui auraient attendu plus de rigueur d'une démarche qui fait tout de même preuve d'un travail technique assez méthodique. On en retient que c'est une chose de réussir à motiver des élèves pour la lecture et une autre



que de démontrer les résultats d'une recherche scientifique ; invité à sauter les passages destinés à faire la démonstration des résultats de l'expérience, le lecteur sérieux reste perplexe. Même constatation devant la série de fiches descriptives qui pourront se révéler d'une certaine utilité mais qui, à l'instar de l'étude elle-même, contournent les principales difficultés de l'analyse iconographique (pourtant éminemment pertinente à la B.D.) et ne comportent pas d'éléments de nature esthétique.

La superficialité de l'analyse, aussi bien au plan formel qu'à celui des contenus, réduit donc malheureusement de beaucoup la portée de ce livre qui pourra tout de même rendre d'importants services aux enseignants à la recherche d'instruments pratiques pour motiver à la lecture.

Jean-Claude GAGNON

Nelligan amoureux

Pierre H. LEMIEUX
Fides, Montréal, 1991, 287 p.

Après un opéra et un film récents où l'œuvre est un prétexte, voici un livre qui prend l'écrivain et poète plus au sérieux. Après le (doux) paternalisme de Louis Dantin, après le (précieux) biographisme de Paul Wyczynski, l'auteur retourne ici et avant tout au texte littéraire : « [...] que l'on accepte de croire Nelligan sur parole, une fois faite la part de fiction, et qu'on le prenne au mot quand il exprime des sentiments amoureux [...] ainsi qu'on le fait pour tout les poètes du monde entier ». À ce titre, Nelligan lui apparaît surtout comme un poète amoureux dont « le cheminement thématique est axé sur une figure centrale, celle de la femme ». Travaillant sur le texte, jouant sur l'inter-textualité interne importante chez Nelligan, Lemieux sait aussi être sensible à la modernité de la forme versifiée, à la musicalité. Il veut faire ressortir de l'œuvre totale des cycles gommés comme, précisément, cette image féminine, ou le cycle de la vie champêtre. Cependant, ce beau livre reste-t-il prisonnier de cette obsession de l'explication linéaire chronologique inscrite en 1952 par Luc Lacourcière ? Le poète n'est-il pas habité, dans le froid très long de l'hiver historique des siens, par l'amour capital de la musique (formellement autant que textuellement), et inhabité par la survivance d'une culture qui n'était pas son propre référent ? Une autre image de son œuvre, celle de l'ange, n'est-elle pas résonnante d'une sexualité soit ambivalente, soit seulement platonique ? Mais enfin, grâce à Pierre H. Lemieux, l'exégèse critique revient à l'œuvre et aux « racines du rêve » (Jacques Michon).

André GAULIN

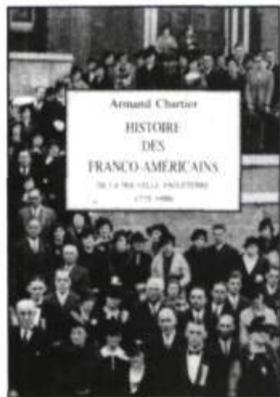
NOUVEAUTÉS

HISTOIRE

Histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre (1775-1990)

Armand CHARTIER
Le Septentrion, Sillery, 1991, 436 p.

Faisant suite à un livre d'Yves Roby, *l'Histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre (1775-1990)* d'Armand Chartier procède du discours intradiégétique. En



effet, même s'il recoupe le même sujet, Chartier, qui est un littéraire, a voulu en quelque sorte sonner le rappel à ses compatriotes, remonter dans la mémoire historique.

Sa chronologie à lui accède jusqu'à nos jours et les deux tiers de son livre couvrent la période d'après 1935. À partir de son point de vue, l'auteur aborde la vie culturelle franco-américaine en ses diverses périodes historiques (début du siècle actuel et siècle précédent, années d'avant-guerre, période très contemporaine), il étudie le mouvement des idées, scrute les influences civilisationnelles ou politiques du Canada, de la France, du Québec. Militant de la franco-américanité, Chartier, sans prendre parti, a toujours l'œil critique et le regard optimiste malgré l'assimilation relative signalée. Ce livre surprendra le quidam québécois de l'émergence nouvelle relative bien sûr, de la vie française en Nouvelle-Angleterre (plus d'un million de gens parlant encore français à la maison). La lecture de ce livre n'est pas d'abord un geste de solidarité envers l'Amérique française, elle est un acte de connaissance du renouveau de la vie et de la mémoire françaises autour de Claire Quintal, Paul P. Chassé, Armand Chartier et les autres.

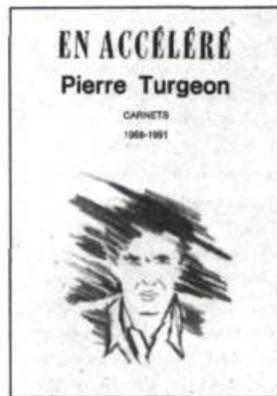
André GAULIN

JOURNAL

En accéléré. Carnets 1968-1991

Pierre TURGEON
Leméac, Montréal, 1991, 115 p.

L'œuvre déjà plurielle du romancier-essayiste-scénariste Pierre Turgeon vient de trouver une autre voie d'expression avec *En accéléré. Carnets 1968-1991*, qui affichent



la même singularité qui a jusqu'ici marqué l'apport de Turgeon à la production littéraire et télévisuelle québécoise.

Ces carnets, qui couvrent des périodes de longueurs variables et qui sont séparés dans le temps, apparaissent comme une entreprise de (dé)composition en accéléré d'un être pensant dont on doit admirer autant l'humilité et l'impudeur, que le ton intimiste et le désir de distanciation par rapport à lui-même et à son œuvre. Il faut excuser les préoccupations philosophiques parfois hermétiques du premier carnet et leurs brèves tendances à la « cogitation intellectualisante » pour retrouver, dans les cahiers suivants, une écriture impérative, qui court à l'essentiel. Avec force et économie, les mots frappent : des angoisses existentielles aux rapports parfois douloureux et souvent complexes avec autrui, Turgeon témoigne, en accéléré, de l'urgence d'être. Un livre bref, mais au propos grave.

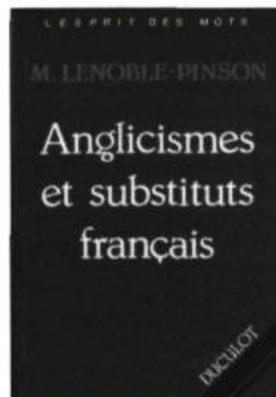
Claude GRÉGOIRE

LANGUE

Anglicismes et substituts français

Michèle LENOBLE-PINSON
Duculot, Paris et Louvain-la-Neuve, 1991,
173 p. (Coll. • L'Esprit des mots •)

On prendra certainement plaisir à consulter cette nouvelle publication belge sur les anglicismes et leurs substituts français car l'ouvrage est bien documenté et intéressant à plus d'un titre. Il comprend un avant-pro-



pos et un mode d'emploi éclairants, une liste d'environ 150 anglicismes pour lesquels un substitut français (et parfois plusieurs) est donné ainsi qu'une bibliographie

sommaire et... européenne, certes, mais qui a néanmoins l'avantage de présenter quelques références récentes.

L'originalité de cet ouvrage réside à la fois dans les néologismes que l'auteure propose et dans la composition des articles. Sous les mots vedettes, facilement repérables, présentés avec leur genre et leur nombre, on trouve, outre quelques exemples, d'intéressantes observations sur l'étymologie, les domaines d'emploi, les acceptations élargies et figurées, les dérivés et la définition de l'emprunt. Il est aussi tenu compte des substituts attestés au Québec (mais les travaux québécois n'apparaissent pas en bibliographie).

Les articles sont présentés dans l'ordre alphabétique des mots anglais. Il est regrettable que l'ouvrage ne contienne aucun index des substituts français ; allez savoir pourquoi il faut pas mettre votre tomatine trop près de mon arlequine ! Même si certains anglicismes ne sont pratiquement plus utilisés par les Québécois francophones (*coffee-shop, dispatching, display, light-show*), il n'en reste pas au moins que les critères qui ont servi au choix des anglicismes, modernité du mot et domaine d'appartenance, sont très pertinents et que plusieurs des néologismes proposés dans cet ouvrage trouveront preneurs.

Jean-Pierre BÉLAND

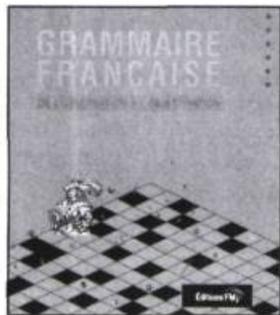
NOUVEAUTÉS

MANUEL

Grammaire française. De l'observation à l'objectivation

J. HÉNAULT et R. PICCARD
Éditions FM, Laval, 1991, 243 p.

Si le titre de ce nouveau manuel de grammaire française destiné à la clientèle scolaire du secondaire demeure de portée très générale, son sous-titre a su me mettre en appétit. Je m'empresse de dévorer l'Avant-propos. Allais-je enfin mettre la main sur un manuel de grammaire respectueux du processus d'apprentissage préconisé dans le program-



me de français ? Trois fois non ! J'eus beau lire et relire l'Avant-propos, nulle explication, nulle justification du sous-titre dont les lettres en caractères

rouges captent pourtant l'attention du lecteur sur la couverture. Une seule timide allusion : « La démarche inductive favorise la réflexion : les exemples précèdent la règle, laquelle est énoncée de façon simple et précise ». Propos peu originaux que toute bonne introduction se doit de tenir. Voilà comment on utilise des concepts en leur attribuant un sens qui n'est pas celui attendu du lecteur au fait du programme de français.

Et le contenu ? me demanderez-vous. La table des matières énumère, sans surprise, les rubriques habituellement retenues dans ce genre d'ouvrage. Quant au choix des exemples, ces derniers sont banals, sans référence à des ouvrages tirés du corpus de la littérature de jeunesse. De consultation aisée, agrémenté d'une mise en page aérée, le manuel a cependant belle apparence.

Bref, les Éditions HMH proposent au personnel enseignant de français et aux élèves du secondaire un manuel de grammaire française, ni meilleur ni pire que la plupart de ses concurrents. Nouvelle parution, certes;

approche novatrice, non. Hélas ! Comme quoi un sous-titre ne fait pas un manuel.

Denis AUBIN

Figures et jeux de mots

Richard ARCAND
La Lignée, Saint-Hyacinthe, 1991, 356 p.

En publiant *Figures et Jeux de mots* de Richard Arcand, les Éditions de La Lignée comblent un vide important dans l'apprentissage du fonctionnement de la langue dans ce qu'elle peut avoir de plus subtile. Si le *Gradus* de Bernard Dupriez demeure une référence quant à l'identification des figures de style sur le terrain, il n'en demeure pas moins que le livre d'Arcand offre une bien meilleure systématisation des principales figures du discours qui sont présentées à partir de grandes caractéristiques communes, elles-mêmes subdivisées en plus petites unités : « Figures issues de feintes » où l'on retrouve les figures intensives et les figures atténuatives, les figures d'ironie et les figures argumentatives et ainsi de suite. Pour chaque forme identifiée, l'auteur donne une définition claire et concise, un exemple et, à l'occasion, un contre-exemple dans lequel la figure ne produit pas l'effet escompté parce que mal utilisée. Arcand aborde tout autant les figures de style que les jeux de mots qui sont si fréquents dans le discours publicitaire. Mais l'identification des figures n'est pas aisée, aussi l'auteur conclut-il son ouvrage en fournissant quelques pistes à partir desquelles l'étudiant de niveau supérieur, cégep et université, pourra préciser la nature de la figure et le mode de construction sémantique et rythmique du texte analysé, que ce soit un poème, un slogan publicitaire, un fragment de roman ou autres. Une présentation à la fois schématique et précise, la pertinence du propos et un souci didactique évident font de *Figures et Jeux de mots* un manuel de première main et grande utilité, peu importe son secteur d'enseignement.

Lucille ANGERS

NOUVELLES

Instants de vérité

Lise LACASSE
Éditions Trois, Laval, 1991, 149 p.

Quatorze nouvelles, sous le signe du réalisme, entraînent le lecteur auprès de personnages qu'il côtoie déjà depuis belle lurette. Lise Lacasse met à l'ordre du jour des gens, des événements et des émotions qui marquent l'actualité des années 1990. Avec ce quatrième ouvrage, l'écrivaine renoue avec le genre littéraire qui lui a mérité ses premiers galons (*Au défaut de la cuirasse*, 1977, Prix Benson & Hedges).

La réalité surpasse la fiction, et cette flagrance constitue un filtre qu'il est difficile d'éviter.



Instants de vérité représente justement une « vérité » peut-être trop journalistique qui dépasse à peine, voire pas du tout, la fiction. Son talent d'écrivaine lui

permet cependant d'éviter le piège d'une écriture aux tournures « banalisantes », même si celle-ci expose des épisodes de la quotidienneté. Les thèmes de l'amour et de la mort s'y présentent sous plusieurs formes, tels qu'en font foi, de manière très explicite, ces quelques intitulés : « Jusqu'au dernier cri », « les Femmes de mon grand-père », « Tomber en amour », « Un amour fou ». Sont paraphrasés également des ramifications de ces deux mêmes sujets : la tentation, le désir, la douleur, la tendresse, la peur, l'incompréhension, le bonheur, l'agonie. Des hommes et des femmes se partagent entre ces divers états d'âme, ce qui donne lieu à peu de rebondissements.

Le choix des narrateurs, dans certaines nouvelles, permet la tenue d'un discours généralement laissé pour compte qu'est celui de personnages trop souvent secondaires ; ainsi il est inhabituel que le lecteur soit

NOUVEAUTÉS

à même de sonder les pensées les plus intimes d'un tireur fou (« Ta ta ta ») ou d'une petite fille de deux ans et demi (« Parle-moi »).

En fait, il convient de lire la totalité des quatorze nouvelles de ce recueil pour la finesse du style littéraire, plutôt que pour ce qu'il contient.

Christyne DUFOR

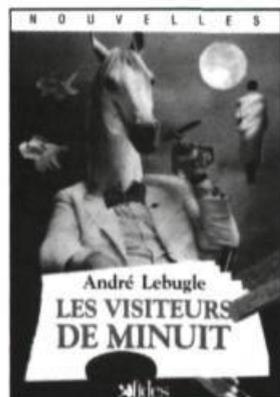
Les visiteurs de minuit

André LEBUGLE
Fides, Montréal, 1991, 225 p.

Deuxième recueil de nouvelles pour adolescents d'André Lebugle, *les Visiteurs de minuit* est composé de six textes dont la principale caractéristique est le dérapage du côté de l'étrange et du fantastique. Les manifestations surnaturelles ne manquent pas de même que les *deus ex machina*.

Lebugle écrit bien mais la fin de ses histoires est la plupart du temps prévisible sauf peut-être celle de la dernière (« Duel à

l'aube ») où un jeune duelliste est sauvé par la mort impromptue de son adversaire avant même que le duel n'ait eu lieu. Lebugle donne trop d'indices à son lecteur et ne ménage pas



les répétitions. Il faut cependant noter son talent à décrire des paysages et des atmosphères qui créent des ambiances propres à captiver le lecteur.

Un jeune garçon, aidé par une copine de vacances, explore un château médiéval en ruines et découvre un vieil alchimiste immortel emprisonné dans le sous-sol (« le Prisonnier du souterrain »). Un comte et son vieux domestique reçoivent la visite d'une revenante qui change, cent ans plus tard, l'histoire de sa vie jusque dans les livres et les peintures (« la Visite de minuit »). Une jeune

filie, que le montage d'images passionnée, se voit obligée, pour calmer la révolte des images, de leur aménager une demeure (« la Révolte des images »). Un artiste sorcier s'amuse à faire disparaître, en effaçant leur effigie sur la toile, plusieurs personnes ou objets dans la maison où il est locataire (« les Disparitions de la rue M... »). Pour s'être épris de la fille d'un baron promise à un capitaine, un pauvre troubadour est emprisonné par ce dernier et doit sa délivrance à une intervention providentielle (« le Fantôme de la prison »).

Il se dégage des thèmes et des personnages un ton précieux, apparenté au romantisme français, qui fait époque.

François LAROCQUE

Coups de fil

Jean-Pierre BOUCHER
Libre expression, Montréal, 1991, 187 p.

Le dernier livre de Jean-Pierre Boucher est un recueil de dix nouvelles d'une vingtaine de pages chacune dont l'action se déroule à Montréal autour de quelques figures pittoresques. Comme l'indique le titre lui-même, *Coups de fil*, le téléphone joue dans chaque récit un rôle primordial. Plus qu'un simple instrument, il devient un protagoniste, un ressort narratif indispensable et un thème unificateur privilégié. Il est la cause de noyades, de suicides et de violences de toutes sortes. Au lieu de faciliter la communication, il souligne l'incommunicabilité, la solitude et le désespoir des êtres. Il se substitue au destin lui-même et inflige à chacun un sort peu enviable, généralement dérisoire ou tragique.

Jean-Pierre Boucher maîtrise admirablement l'art de la nouvelle. Il excelle tout particulièrement dans la description de faits insolites et de personnages caricaturaux. Dès les premiers mots notre curiosité est en éveil. En quelques phrases nous sommes captifs d'un récit que nous ne voulons plus quitter. La précision, la richesse et l'efficacité de l'écriture ne se démentent jamais; chaque récit est un plaisir renouvelé. De plus, l'auteur sait introduire des clins d'œil complices en utilisant l'humour ou le fantastique. Dans le dernier récit, lorsque Périnot se noie, il est rejoint par des personnages d'autres nouvelles et que seul le lecteur peut connaître, dont ce D^r Leblanc qui avait mystérieusement disparu dans « le Réseau ». Voilà un

recueil qui se lit trop vite et qui mériterait une suite. *Coup de fil* est indéniablement un coup de maître.

Maurice ÉMOND

Les valseuses du Plateau Mont-Royal

François PIAZZA
VLB éditeur, Montréal, 1991, 135 p.

Écrire sur « l'obscur objet du désir » sans attenter aux bonnes mœurs dans cette fin de siècle prétendument « libérée », c'est ce qu'a réussi sans conteste François Piazza dans un



recueil de cinq nouvelles érotiques rassemblées sous le titre évocateur *les Valseuses du Plateau Mont-Royal* (à rapprocher d'une « Chronique » connue). Le ton alerte, et même frin-

gant, de l'ensemble s'unit à un naturel mâtiné d'humour coquin, de clins d'œil malicieux, de formules chocs, pour présenter, avec un naturel désarmant, des situations - ou peut-être mieux, des positions - qui sollicitent les cinq sens. Rien de plus, rien de moins que l'œuvre de chair, racontée et décrite sans équivoque ni vulgarité, dans ses émois les plus intimes, jusqu'à « la petite mort ». L'auteur convoque son lecteur aux fêtes du corps, dont il présente les rites de célébration, il dépasse la banalité du simple coït et du petit spasme, dans un mode majeur et avec un style, une écriture superbes et efficaces. (Dommage que le correcteur n'ait pu débarrasser le texte des nombreuses fautes... d'ordinateur, et rétablir les lignes sautées des pages 32, 36 et 40.) Avouer ses préférences pour l'une ou l'autre nouvelle, c'est dangereusement se compromettre ! Il va sans dire que « Cécile », pour son initiation à l'amour aveugle, et « l'Orgasme de Charlotte », pour son caractère ludique, m'ont particulièrement séduit. On en jugera... Piazza, qui frappe d'estoc et de taille, se permet même un brin de misogynie amou-

NOUVEAUTÉS

reuse et tendre dans les trois dernières, « Black Velvet Blues », « La Ouate » et « Baise-secours ». Âmes prudes, s'abstenir ! « Comparatistes », à l'œuvre !

Gilles DORION.

Avoir 17 ans

Collectif sous la direction de Robert LÉVESQUE
Québec/Amérique, Montréal, 1991, 156 p.
(Coll. « Littérature d'Amérique »)

« On n'est pas sérieux quand on a 17 ans ». Ce vers de Rimbaud, apparemment anodin, a inspiré tout un recueil de nouvelles intitulé *Avoir 17 ans*. Onze écrivains de talent, dont Michel Tremblay et Anne Dandurand, ont mis leur génie créateur en commun afin de rendre hommage au grand poète français à l'occasion du centenaire de sa mort. De cette union sont nés onze nouvelles, onze portraits d'adolescents, onze créations d'époque, de lieux, de senti-

ments tendres ou exaltés, onze visions de l'adolescence qui, mises bout à bout, font le tour d'à peu près tout ce qui caractérise le merveilleux âge ingrat : espoirs, découvertes, amour, mal à



l'âme, soif de vivre...

Le lecteur de *Avoir 17 ans* est transporté d'un univers de jeunesse à un autre, tantôt voyageur fuyant aux États-Unis en compagnie du premier amour dans « Épousailles et pistolet » de Christian Mistral, tantôt jeune Italien découvrant la littérature québécoise à travers Gabrielle Roy, dans « le Néflier enchanté » de Marco Micone. Certains écrivains ont recréé de véritables souvenirs de jeunesse, d'autres les ont transformés et une seule, Lise Gauvin, s'est lancée dans la fiction complète et littéraire. Notons un récit fantaisiste à souhait, soit « 55-107 » de Jean-François Chassay, qui reconstitue presque en entier une saison de baseball, un certain été

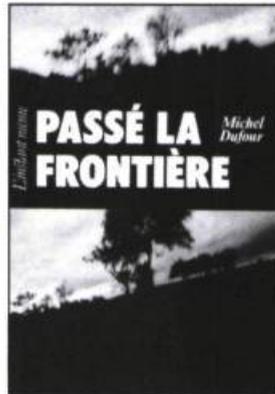
d'Olympique, à Montréal. L'auteur s'est inspiré de vers de Rimbaud à chacun des paragraphes de sa nouvelle, qui m'a le moins intéressée. Bref, *Avoir 17 ans*, plus qu'un hommage à Rimbaud, un hymne à l'adolescence, à cette vie qui nous empoigne soudain quand on a 17 ans...

Anne GUILBAULT

Passé la frontière

Michel DUFOUR
L'instant même, Québec, 1991, 103 p.

Un peu à l'image de la plupart des publications de la maison L'instant même, le recueil de nouvelles de Michel Dufour se compose d'une vingtaine de récits brefs, très brefs même... L'auteur y exploite, tour à tour, un fantastique puisé aux sources du quotidien, des relations humaines en milieu de travail, en amour et en amitié, ainsi qu'à celles du mal de vivre en général. Chez les



personnages de *Passé la frontière*, on note une constante : tous ont à affronter un quotidien qui, très vite, bascule dans l'absurde ou la plus pure fantaisie, la folie en étant souvent la résultante inéluctable.

Si quelques textes semblent particulièrement réussis (« Basse-Cour », « Vous et l'Ange » ainsi que « Soldats de plomb »), l'ensemble du recueil déçoit. On ne parlerait pas d'inachèvement ici, car ces récits affichent une écriture simple, agréable, bien que pâle en comparaison des thèmes et des idées exploitées. De plus, on a souvent l'impression de lire des résumés de nouvelles, tous prometteurs, mais beaucoup trop courts. La psychologie de certains personnages gagnerait à être approfondie, des situations intéressantes deviendraient passionnantes si elles étaient poussées jusqu'au bout. Choix stylistique ou pudeur ? Difficile à dire... Tant qu'à passer la frontière, nous aurions aimé le faire plus longuement, quitte

à nous enfoncer dans les terres pour y retrouver nos racines les plus secrètes.

Christiane LAHAIE

POÉSIE

La nuit roule sur elle-même

Mario CHOLETTE
Écrits des Forges, Trois-Rivières, 1991, 73 p.

Co-directeur de la revue *Gaz moutarde*, Mario Cholette s'inscrit dans la lignée de jeunes poètes qui dénoncent, avec urgence, une fin de siècle vouée à l'échec. Après *Radium*, une première œuvre incisive parue en 1988, il revient avec la *Nuit roule sur elle-même*, un recueil diversifié qui traite de divers thèmes, tels l'environnement et la guerre. Ces nouveaux poèmes dévoilent un lyrisme beaucoup plus structuré, ajoutant une force prégnante aux images déjà corrosives. L'auteur renoue avec la fureur qui animait la poésie contre-culturelle des années soixante-dix, en évitant heureusement de tomber dans le pastiche et la facilité. Sur fond urbain, on traverse un monde qui n'en est plus un, détruit par la pollution et la technologie où « Ce n'est pas une illusion [...] On rêve d'un massacre jubilant ». Plusieurs poèmes exposent la mort de différentes façons, parfois macabre, à d'autres moments ironique. Le message est livré de manière radicale : « La mort est ma sœur° ensemble nous dormons° sous les réflecteurs° de Big Brother ». Pour ponctuer ces cris de rage, cinq textes intitulés « Love 1-5 » laissent comme espérer la sexualité et le désir amoureux. Avec cette deuxième publication aux Écrits des Forges, Cholette est une voix à retenir.

David CANTIN

NOUVEAUTÉS

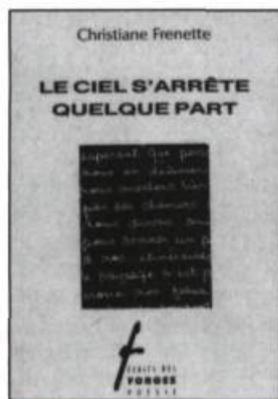
Le ciel s'arrête quelque part

Christiane FRENETTE
Écrits des Forges, Trois-Rivières, 1991, 62 p.

Pour Christiane Frenette, la mémoire donne naissance à un univers poétique où la colère, causée entre autres par le désespoir amoureux, envahit le quotidien. Dans sa plus récente parution, *Le Ciel s'arrête quelque part*, l'auteure poursuit sa vision d'un monde angoissé en insistant davantage sur la critique sociale. Le recueil, écrit principalement au

« nous », est constitué de poèmes en vers libres qui viennent remplacer les courtes proses d'*Indigo nuit* et de *Cérémonie mémoire*. Divisés en deux grandes parties, ces textes laissent entrevoir une prise de conscience et un certain pessimisme face à l'avenir de la planète puisque « Nous ne sommes vivants que parmi les débris ». À partir de quelques lignes de Baudelaire, le regard désabusé de Christiane Frenette emprunte un ton direct et ironique qui s'articule autour de phrases souvent révélatrices : « Nous comptons le temps qu'il reste ». Néanmoins, le rêve semble être la seule façon d'échapper à la terreur qui oscille entre le fait divers et la catastrophe générale, surtout à la fin du recueil où l'auteure souligne les effets de la guerre. *Le Ciel s'arrête quelque part* prouve, sans contredit, une évolution dans la maîtrise de l'écriture et les thèmes abordés par Christiane Frenette qui n'hésite pas à dresser un constat douloureux face à l'état des choses.

David CANTIN



Andromède attendra

Gilles CYR
L'Hexagone, Montréal, 1991, 113 p.

Gilles Cyr publie peu, à peine cinq titres en treize ans, et souvent en tirage confidentiel. *Andromède attendra*, sa récente publication parue à l'Hexagone, est une œuvre exigeante, sans concession à une poésie foisonnante d'images et de symboles. Tout l'art poétique de Cyr réside dans l'économie de moyens : juxtaposition de fragments brefs, superposition de descriptions lapidaires, et retour sur soi, sur l'événement d'être qui lui révèle le réel. Et pourtant nous sommes loin des certitudes, d'une réalité fondatrice de l'existence. La ville, les objets familiers, la nature perdent leur densité ; vivre est un doute comme l'existence d'Andromède dont la lumière nous parvient encore malgré ses 2 millions d'années-lumière de distance.

La lecture de ce recueil offre une expérience esthétique inédite. Tout réside dans le rapport au langage : Cyr circule, observe, questionne ce qui l'entoure, s'interroge lui-même, non pas pour trouver une quelconque réponse mais pour revenir sur la raison d'être des choses et des êtres. Voilà un petit livre précieux, l'un des meilleurs de l'année.

Roger CHAMBERLAND.

Terra incognita

Louise WARREN
Les Éditions du Remue-ménage, Montréal, 1991, 75 p.

Terra incognita de Louise Warren se divise en deux parties, que signalent des



épigraphes de Nicole Brossard et de Rainer Maria Rilke, et se clôt par une page de journal dans laquelle l'auteure apporte un éclairage sur la genèse du livre : « C'est dans des circonstances tout à fait exceptionnelles que

j'ai pu, à l'hiver 1979, voyager en Irak. C'est là, dans ce paysage aride, sec, dur, et à présent défiguré, que j'ai choisi de faire parler Terra incognita. Je tenais à faire naître encore quelque chose dans cette partie du monde dévastée, croyant toujours que les mots peuvent redonner vie ». *Terra incognita*, c'est donc d'abord l'Irak, ses déserts, ses montagnes, son peuple déchiré par la guerre. C'est aussi, et peut-être surtout, l'amour et la mort, fatalement liés tout au long du texte.

Dans la première partie du recueil, on assiste à « une cérémonie lente/Chacun vient dire/Là où il souffre ». Le récit oppose la misère des interlocuteurs à la vie qui se déroule de l'autre côté de la montagne, là où les femmes dansent autour des feux, là où la fête bat son plein, et s'attache parfois à un personnage, tel ce vieillard vêtu de loques à la recherche d'un espace où être heureux. Dans la seconde partie, la narratrice entremêle ses souvenirs d'enfance à ce qui précède, à moins que ce ne soit l'inverse. Avec *Terra incognita*, Louise Warren réussit à créer une atmosphère à la fois angoissante et envoûtante. L'exotisme se marie avec bonheur aux thèmes abordés. On peut toutefois regretter que le rythme soit parfois brisé par une ponctuation (trop) abondante et que la poésie verse, à certains endroits, dans la prose.

Hélène MARCOTTE

RÉCITS

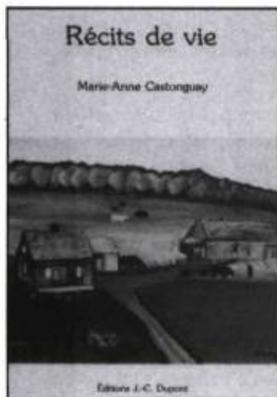
Récits de vie

Marie-Anne CASTONGUAY
Éditions Jean-Claude Dupont, Sainte-Foy, 1991, 133 p.

À mi-chemin entre l'autobiographie et les souvenirs, les *Récits de vie* de Marie-Anne Castonguay ont été écrits par un octogénaire pour « passer le temps ». Ces « sentiers de [s]a vie » lui ont permis, elle qui ne se considère pas comme une écrivaine, car elle n'a « fréquenté l'école que jusqu'à l'âge de dix ans », de « revoir [s]a vie et de transmettre [s]es souvenirs à [s]es descendants ». Elle rappelle, outre les grandes dates de son existence, naissance, enfance, mariage, arrivée des enfants, quelques événements marquant

NOUVEAUTÉS

de sa vie, tels les naufrages du *Titanic* (1912) et de *l'Empress of Ireland* (1914), la guerre de 1914-1918, l'épidémie de la grippe espagnole (1918), le tremblement de terre de 1925, le vol du célèbre *R-100* (1930), l'avènement du train qui terrorisait les enfants... Elle évoque encore des anecdotes cocasses associées presque toujours aux moeurs et



coutumes de la vie rurale, dans la région de Témiscouata : visite des « Sauvages », des « quéteux », des « peddieux », récitation du chapelet en famille, célébration du mois de Marie,

évocation de la première communion et de la communion solennelle, rappel des fêtes du calendrier liturgique et des veillées du bon vieux temps... Elle émaille son récit de légendes, dont celle de Rose Latulipe (écrit avec deux « p »), et de chansons et complaintes célèbres dont elle reproduit les paroles, sans les mélodies toutefois.

Les *Récits de vie* de madame Castonguay constituent des moments privilégiés de l'existence d'une femme ordinaire, fermière et marchande. Ils sont, comme le titre l'indique, remplis de vie, même si, parfois, la narration est quelque peu débridée, passant (trop) rapidement d'un sujet à un autre. Il faut souhaiter d'autres expériences du genre : les souvenirs des gens âgés sont partie intégrante du patrimoine québécois et de la mémoire collective.

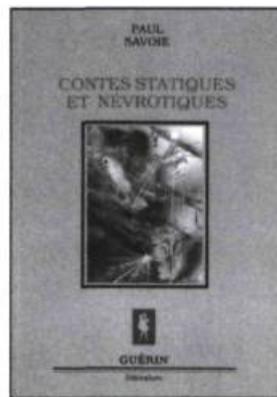
Aurélien BOIVIN

Contes statiques et névrotiques

Paul SAVOIE, Guérin littérature, 1991, 246 p.

Il y a des titres qui en disent long sur le contenu d'un livre. Dans les *Contes statiques et névrotiques* de Paul Savoie, on observe d'abord la lenteur du mouvement, pour ensuite remarquer les étranges névroses des personnages. Ceux-ci évoluent dans un univers parfois fantastique, souvent merveilleux ou à l'occasion, simplement rationnel. Ils tourment autour du réel sans jamais vraiment y entrer, subissant l'inéluctable du destin qui est le leur.

Le volume est divisé en cinq parties bien délimitées, portant chacune un court titre d'un seul mot : « Fenêtre », « Chat », « Chevelure », « Baignoire » et « Couteau ».



Cinq thèmes donc, exploités de manières toujours différentes, explorant les symboliques associées à chaque mot-titre : de l'immobilité suggérée par la fenêtre au

propos sanglant des couteaux tranchants. Il n'y a pratiquement pas de dialogues ; les nouvelles sont le plus souvent de simples portraits de personnages situés hors de la morale habituelle, qui vivent des événements ou des angoisses sans avoir de prise sur ce qui leur arrive.

Il faut entrer peu à peu dans ces nouvelles, s'habituer au style de Paul Savoie, à son écriture précise, plutôt froide, laissant peu de place à l'émotion. L'unité du volume est assurée, outre par les thèmes qui sont de véritables points de départ et de convergences pour chaque nouvelle, par l'uniformité de ton d'une section à l'autre. Au fur et à mesure, les chutes deviennent prévisibles, sans nuire à l'intérêt puisque c'est dans la narration plus que dans l'anecdote que se situe le plaisir de la lecture. Il s'agit de chutes neutres, de fins qui n'en sont

pas. Les nouvelles se terminent habituellement par des phrases échappatoires, par des images qui ouvrent le récit sur une sorte de mouvement perpétuel. Tellement qu'en refermant le livre, le lecteur n'est pas certain de l'avoir terminé.

Gilles PERRON

La main cachée

Jean ROYER
Montréal, l'Hexagone, 1991, 116 p.

Si nous avons vécu notre enfance dans des conditions difficiles, nous allons inconsciemment chercher à recréer ces conditions tout au long de notre vie, dans l'effort de nous en rendre maître. Voilà la leçon à tirer du récit autobiographique de Jean Royer *La Main cachée*. « D'île en île, j'ai appris ce qu'il faut de douleur pour se rapprocher de soi. J'ai avancé dans ma vie grâce à quelques femmes qui m'ont pris la main, à quelques amis dispersés sur les glaces, à quelques poèmes de circonstance où je me suis reconnu. Mais surtout, l'échec amoureux a fait crever ces bulles de silence où je me voyais depuis l'enfance ».

Le récit de Royer se présente comme une suite de tableaux qui évoquent divers souvenirs de sa vie, en particulier de son enfance, marquée par le « silence coupable » d'une mère et d'un père, et par leur commiseration à l'égard de son infirmité, n'avoir qu'une seule main, — d'où le titre du livre. Visiblement, pour Royer, l'écriture s'impose comme une nécessité, comme un exutoire : « Par ce récit, je commence à prendre forme — à renaître pour moi-même en assumant ce que j'aurai été ». Il dit sur le ton le plus juste ce que lui a imposé son handicap, ce qu'il lui a fallu rallier en lui pour l'accepter, pour conquérir la sérénité sur la solitude et le silence. À cet égard, l'amour semble avoir été l'ultime remède. La Bête ne devient prince qu'une fois aimée par la Belle. « Avec elle, j'apprends que la solitude n'existe pas. [...] Désormais, c'est avec Bleue que je fais l'apprentissage de la beauté ». Légers, les soucis sont bavards, immenses, ils sont muets, disait Sénèque. En ce sens, le récit de Royer est un récit de réconciliation et d'acceptation puisque les mots sont désormais possibles.

Pierre RAJOTTE

NOUVEAUTÉS

REVUES

« Orthographe et société »

Revue *Mots*, n° 28 (septembre 1991), Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 144 p.

En publiant cet excellent dossier sur l'orthographe, la revue *Mots* poursuit un objectif bien précis : « dépassionner l'affrontement, donner la parole à une tolérance qui ne soit pas loin des relativités et de la sagesse de la science ». Nina Catach et les autres collaborateurs au dossier atteignent leur objectif. On y départage les vrais des faux problèmes, on y fait ressortir les véritables enjeux sociaux derrière toute tentative de réforme de l'orthographe.

Un éclairage historique amène le lecteur à mieux saisir les mécanismes qui expliquent les succès mitigés des réformes. Ainsi, au 17^e siècle, s'affrontent les Anciens, tenants de l'étymologie et les Modernes, tenants d'une orthographe simplifiée, près de la langue orale. Comme les réformistes de la langue sont associés aux tenants de la Réforme religieuse, c'est la crainte d'un bouleversement social qui freine cet élan.

Sous Jules Ferry, à la fin du 19^e siècle, la Direction de l'Instruction primaire de France prône une rénovation pédagogique qui annihilerait l'abus de l'enseignement orthographique et grammatical. Une réforme de l'orthographe faciliterait évidemment cette rénovation pédagogique. Cette dernière ne s'est pas concrétisée et André Chervel établit un constat d'échec imputable à l'institution scolaire qui a choisi de ne pas transformer en profondeur les contenus d'enseignement.

Et que dire des rectifications de 1990 ? Après avoir retracé la suite des événements souvent tumultueux qui ont marqué ce dernier affrontement, Michel Masson constate que, cette fois-ci, l'institution scolaire est favorable aux changements et que, malgré un recul de l'Académie, la partie n'est pas encore jouée. C'est vraiment l'usager qui décidera.

Deux articles du dossier illustrent des cas où il est démontré que l'utilisateur de l'orthographe a bien raison d'y perdre son latin. Que de maux de tête originent des règles complexes régissant l'accord du participe passé et des caprices de l'accent circonflexe.

Il y a urgence de mettre de l'ordre en ces domaines, tout au moins.

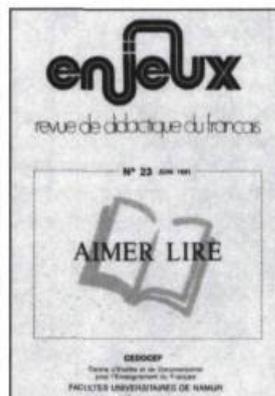
Voilà un dossier qui dédramatise les luttes et rancœurs attenantes au sujet traité. Que tous ceux et celles qui ont la responsabilité de former les maîtres de français se procurent ce dossier et en diffusent de larges extraits à leurs étudiants. L'orthographe est tributaire d'un passé qui explique la crise actuelle. Il est temps que l'enseignant de français s'y intéresse.

Denis AUBIN

Enjeux

Revue de didactique du français, n° 23 (juin 1991). Facultés universitaires de Namur

Sous le titre « Aimer lire », la revue *Enjeux* consacre à la lecture, le numéro 23 de juin 1991. Voilà un thème qui d'emblée sera accueilli avec intérêt, tant il est vrai que la lecture est actuellement au cœur des préoccupations des professeurs de français. Une orientation didactique est commune à tous les articles : susciter chez les jeunes intérêt et plaisir pour les attirer vers la lecture. Deux articles ouvrent des pistes de réflexion théorique. C'est d'abord la démarche didactique, présentée par Jean-Louis Dufays, qui vise à sensibiliser les jeunes aux diverses manifestations et fonctions des stéréotypes. La lecture en classe doit être conçue comme une véritable activité, une recherche collective d'hypothèses dans laquelle les élèves ont un rôle actif. Habilement dirigée par le professeur, elle est le moyen privilégié pour favoriser la compréhension et l'intérêt des élèves en lecture. La réflexion théorique se poursuit avec Christian Poslaniec. Bien connu pour son récent ouvrage, *Donner le goût de lire* (1990), l'auteur s'interroge sur les représentations de la lecture chez les jeunes ainsi que sur le rôle de la littérature de jeunesse.



pour son récent ouvrage, *Donner le goût de lire* (1990), l'auteur s'interroge sur les représentations de la lecture chez les jeunes ainsi que sur le rôle de la littérature de jeunesse.

Partenaire de
l'éducation

depuis

150 ans...

Ça se souligne!



Éditions Beauchemin Itée

3281, avenue Jean-Béraud
Chomedey, Laval (Québec)
H7T 2L2

Tél.: (514) 334-5912 • 1-800-361-4504
Télec.: (514) 688-6269

NOUVEAUTÉS

Questionnement d'autant plus intéressant que peu de recherches ont été menées dans ces domaines. Tous les autres articles concernent la pratique. Les auteurs relatent différentes expériences intéressantes d'animation du livre, soit en milieu scolaire, soit même dans la rue en milieu populaire. Notons entre autres le Défi-lecture, un projet, qui, dans le cadre d'une action-jeu collective, incite les élèves à lire des œuvres complètes et à produire des écrits fonctionnels : devinettes, jeux-questionnaire, jeux de société, etc.

L'orientation des articles annoncée par le titre de ce numéro n'est certes pas nouvelle. Cependant le goût et l'habitude de la lecture en milieu scolaire sont loin d'être acquis pour un grand nombre de jeunes. C'est pourquoi les propositions de réflexion ou d'actions présentées ici sont des ressources inté-

ressantes pour tout professeur préoccupé de soutenir ses élèves dans leur pratique de lecture.

Évelyne TRAN

ROMANS

Les choses d'un jour

Gilles ARCHAMBAULT
Boréal, Montréal, 1991, 149 p.

Avec *les Choses d'un jour*, son dixième roman, Gilles Archambault pose une nouvelle pierre à une œuvre. Le personnage emblématique du poète refait son apparition dans l'univers du roman québécois, comme si ce dernier ne parlait que de poésie. À l'aube de la cinquantaine, Martin Désourdy, un poète obscur doublé d'un professeur de collège, voit sa vie bouleversée par deux événements : au moment où on lui décerne le prix Ronsard des Amériques, il fait la connaissance de Julie, jeune femme de vingt-trois ans dont il s'enflamme bientôt. *Les Cho-*

Collection Plus



Plus je lis...
plus je lis PLUS !

7,95 \$
chaque

Une collection de lecture pour:

- apprendre à lire
- apprivoiser la lecture
- approfondir sa langue maternelle

Une collection de lecture pour:

- vos classes d'accueil
- vos classes de francisation

La peur de ma vie

Paul de Gravelles



La nuit mouvementée de Rachel

Marie-André Clément



Une affaire de vie ou de mort

Marie-Françoise Tagger



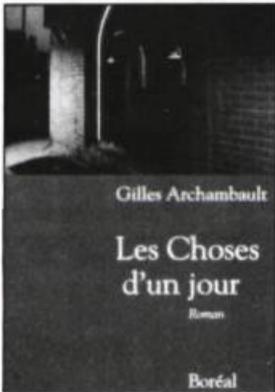
- 3 groupes d'âge —
- à partir de 8 ans
- à partir de 12 ans
- à partir de 15 ans

- 24 titres déjà parus —
- 12 titres à paraître

- 6 modules d'exploitation —
- pédagogique disponibles

NOUVEAUTÉS

ses d'un jour racontent cette brève histoire d'amour, qui ne dure en fait que l'espace du



festival de jazz de Montréal, rythmant une idylle, vécue non de façon euphorique mais sur le mode de la névrose. Au terme de cette aventure, Désourdy, « chanteur de l'éternel fé-

minin », est confiné à une solitude complète et délaisse la poésie pour la prose.

On retrouve ici le ton désabusé qui caractérise les romans d'Archambault, la conscience aiguë du temps qui fuit, de la précarité des relations humaines, de la futilité des choses. Ce pessimisme discret, sans objet précis ni revendication outrancière, devient parfois agaçant au point qu'on en vient à douter de son authenticité ; les personnages d'Archambault ont en effet le don d'impatisser le lecteur qui s'empare bientôt contre ces créations de papier se complaisant dans la douleur et l'angoisse, pour le plus grand plaisir du romancier sans doute, désireux de créer une distance entre son lecteur et ses personnages, à l'envers de toute volonté de catharsis littéraire. On se console toutefois rapidement de ce misérabilisme de bon aloi pour jouir des réflexions désabusées de Désourdy. Derrière son visage conformiste et petit-bourgeois, le héros témoigne de sa nature profondément rebelle et réfractaire.

Jean MORENCY

La vraie couleur du caméléon

Jean-François SOMAIN
Pierre Tisseyre, Montréal, 1991, 270 p.

La Vraie Couleur du caméléon, dix-neuvième titre de Jean-François Somain (auparavant connu sous le nom de Somcynsky), met en scène Victor Tajimata, écrivain québécois de descendance japonaise qui, entre ses romans en projet, leur rédaction et leur

promotion médiatique, nourrit une réflexion constante sur la vie, l'art et la littérature. Femme et sexualité, axes indissociables dans l'œuvre antérieure de Somain-Somcynsky, sont intimement liées à l'activité créatrice de Tajimata. Les moments forts du récit sont d'ailleurs redevables à la présence obsédante de Solange, personnage qui prend insidieusement place dans la réalité de son créateur Tajimata dans des apparitions fort réussies. Sont souvent évoquées aussi, en cours de récit, les esthétiques de la peinture et de la musique, qui inspirent particulièrement Tajimata.

La Vraie Couleur du caméléon donne à réfléchir sur l'univers intime du créateur, sur ses aspirations et sur ses préoccupations esthétiques. Tajimata apparaît comme un être sensible et profondément amoureux de son métier, et il ne manque pas de commenter les travers d'une institution qui, il est vrai, prête flanc à la critique. Tajimata manifeste sa déception devant la réception critique de ses œuvres par ses camarades, par les éditeurs et les critiques littéraires, qui lui paraissent souvent incapables de saisir toute la qualité de l'expression de son talent. Somain, pour sa part, ne semble pas avoir ce problème, puisque, à la fin de *La Vraie Couleur du caméléon*, on ne retrouve pas moins d'une dizaine de pages de commentaires critiques exclusivement louangeurs sur ses œuvres !

Claude GRÉGOIRE

La pacotille

Gérard ÉTIENNE
L'Hexagone, Montréal, 1991, 258 p.

Brillante suite du *Nègre crucifié*, *La Pacotille* est l'histoire d'un jeune Haïtien exilé à Montréal au milieu des années soixante et qui ne peut se départir des images sordides de violence et d'horreur qui ont uniquement marqué sa vie jusque-là. Il se sent « pacotille », rien du tout, moins que rien, obsédé par une bête monstrueuse qui le pourchasse sans cesse et l'empêche de goûter au repos même à Montréal. La vie québécoise prolonge en effet son inquiétude, par la complexité de l'administration d'abord, mais surtout par l'espèce d'irréalité d'une vie trop confortable : des individus brillants et généreux y développent des préoccupations intellectuelles dans le contexte d'une politique

nationaliste dont les enjeux sont à mille lieues du drame haïtien, énorme de monstruosité.

Sur un rythme haletant, avec des phrases courtes, hachées, Étienne entraîne son lecteur dans la boue et la fange, lui fait découvrir l'angoisse d'une vie bestiale. Il raconte à la première personne et force à descendre avec lui aux enfers en toute lucidité. L'expression toujours forte est parfois belle. « Je ne réponds pas. Le poing à la bouche » (p. 191). Mais l'auteur ne cherche aucunement les effets. Il se veut lançant et destructeur : « Que nul ne peut sentir, sinon moi. Des angoisses qui font de moi une pacotille » (p. 252).

Ce n'est certes pas un roman facile, ni une œuvre reposante. La scatologie est effi-

cace quoique un peu lassante. On aimerait se reposer l'esprit, respirer de temps à autre avec de vraies phrases. Mais cela est impossible, même lorsqu'on se prend à espérer.

« Nous voilà

à rendez-vous. Avant l'heure. Sous l'œil inquisiteur d'un caporal. J'ai pris mon courage à deux bras. Non disait le caporal. Aucune embarcation n'a jeté l'ancre. Le ciel nous tombait sur la tête. Ils nous ont eus. Les salauds » (p. 189).

Michel TÉTU



Les soupers de fête

Jean BARBE
Boréal, Montréal, 1991, 162 p.

Jean Barbe, vingt-huit ans, est rédacteur en chef de l'hebdomadaire montréalais *VOIR*, et commentateur culturel à l'émission « La bande des six » à la télévision de Radio-Canada. Il signe chez Boréal un premier roman, plus discret que ne l'aurait laissé croire sa plume acerbe de critique.

NOUVEAUTÉS

Au centre de ce roman se trouve, dit-on en quatrième de couverture, « un être d'exception [...] dont on sait qu'il fera de grandes choses », il s'agit de François. Cet être d'élite cristallise les espoirs ténus qui animent un monde où les référents et les valeurs lentement s'effacent, précipitant les personnages périphériques, dans une sorte de morne mélancolie - symptôme d'un désarroi lié dans *les Soupers de fête* à la perte de l'enfance et des illusions qui s'y rattachent. Pour Charles et Caroline, en effet, la vie qui passe n'est plus qu'un jeu terne, une somme de conventions à laquelle ils se résignent - structure vidée de son sens, qui a cessé de contenir la fuite irrémédiable du temps. Lorsqu'ils reviennent à son retour d'un an en Europe une carte de François les invitait au souper des retrouvailles, ils prennent à la fois la mesure de la petite « catastrophe » qu'est devenue progressivement leur existence, et croient une dernière fois peut-être que la vivacité, la passion et la magie qui ont longtemps caractérisé François pourront leur insuffler une énergie nouvelle. Mais la fête, comme on s'y attend, est triste. Le « retour de voyage » est la grande métaphore de ce livre, le lieu où il faut réapprendre à vivre, dans l'ordinaire d'un quotidien que ne raniment plus les rêves et le désir.

Histoire courte, ont dit certains. Une écriture sobre qui trouve parfois le ton juste pour évoquer la banalité de petits drames existentiels.

Lise FONTAINE

Annie-la-Rousse

Jean-François BÉLISLE
Éditions Pierre Tisseyre, Montréal,
1991, 136 p.

« J'ai douze ans, un avenir devant moi et un chien encore jeune que j'ai appelé Jésus à cause d'une tache en forme de croix sur son dos ». Voilà comment débute ce roman on ne peut plus « sympathique » de Jean-François Bélisle. Un jeune adolescent surnommé « Petit gros » raconte divers moments de sa vie entre 12 et 16 ans. Son univers gravite autour de sa mère Roberta, de l'ami de celle-ci Burt, un homme violent et impulsif, et de son chien Jésus « qui est un sacré phénomène et que j'aime bien, sauf lorsqu'il rentre de l'école avec moi et que l'envie lui prend de répandre sa bonne nouvelle sur le trottoir ». En arrière plan, le complexe d'Œdipe :

« Petit gros » en effet entretient pour sa mère un amour qu'il refuse au demeurant de partager avec les amants de celle-ci, d'abord Burt, puis le plombier Franz, ce « prince des lavabos ». « Je rêve que j'aime Roberta. Enfin je veux dire, la femme qui est au fond de Roberta. La femme Roberta, disons. [...] Elle abandonne Burt, australopitèque complexé et bedonnant... ». L'évincement du père, symbolisé par le suicide de Burt, auquel « Petit gros » est le seul à assister, pourrait contribuer à clarifier sa relation avec sa mère, mais c'est plutôt la rencontre d'Annie-la-Rousse, une jeune fille étrange et mystérieuse, qui agit en ce sens. Avec elle, il tente « de donner aux apparences et aux émotions vitales la place qui revient à chacune, pour mieux passer ensuite de l'une à l'autre, aussi aisément qu'un engin dans une voie de garage ».

Le moins que l'on puisse dire de ce roman, c'est qu'il ne manque pas d'humour. Les jeux de mots y abondent, les passages du particulier au général également. Par le biais de son personnage, Bélisle pose un regard d'adolescent sur le monde adulte, un regard teinté d'ironie et de fantaisie. Loin de donner lieu à un inventaire éculé des problèmes de l'adolescence, il décrit plutôt un monde onirique où le rêve prend autant d'importance que la réalité : « Annie s'étire, puis se traîne jusqu'à son lit, celui d'où elle m'observera peut-être rêver de nous deux ».

Pierre RAJOTTE

Cher Hugo, chère Catherine

Bianca CÔTÉ
Les Herbes Rouges, Montréal, 1991, 116 p.
(coll. « Roman »)

Comme l'indique le titre, *Cher Hugo, chère Catherine*, est un roman épistolaire. Les lettres échangées entre un père et sa fille, mais aussi quelques autres avec des personnes qui les entourent, permettent de reconstituer de grands pans du petit univers où ils évoluent, se confrontent et s'aiment. Le point de référence de toutes ces missives est Catherine, petite fille qui vieillit comme toutes les autres en perdant ses illusions ; de son enfance à la mort d'Hugo, son père, cinquante années d'amour et d'incompréhension, de vide et de passions les liant à jamais, sept mises en relief de ces moments où la communication devient nécessaire à la sur-

vie : « Parfois tu m'écrivais des phrases où j'avais le sentiment d'être en mission sur la terre, reliée à ce qui palpète près de la lumière et qu'on appelle beauté ».

Bianca Côté dresse un tableau empreint de tendresse des relations entre individus. Cependant, les personnages vivant sous sa plume



manquent de souffle et leur fadeur rend monotone la lecture de l'ouvrage. Même s'ils vieillissent tous de plus de quarante ans au cours du récit, le discours qu'ils tiennent ne donne pas l'impression qu'ils évoluent vraiment. L'amour qu'ils se portent est inconditionnel, ni le temps ni la vie ne peuvent l'altérer, ce qui ne permet pas au lecteur d'oublier qu'ils ne sont que personnages de roman.

Chantal SAINT-LOUIS

Cannibales

Jacques BISSENETTE
XYZ, Montréal, 1991, 221 p.
(Coll. « Alibis »)

Un polar québécois n'est pas monnaie courante. Que, de plus, la couleur locale soit son attrait premier, voilà qui pique à bon escient notre curiosité. Dès le début, nous sommes confrontés à une galerie de personnages pittoresques. La lieutenant Paula Hesse, croqueuse de mâles, doit sans cesse se concocter un horaire où enquête et garde-rie de ses rejets s'affrontent. L'agent Cyprien Latendresse est accablé d'une obsession bien particulière, pour un policier, les fautes de grammaire. Il terrorise des suspects et leur fait avouer leur crime en menaçant de les frapper avec une arme terrifiante, *le Bon Usage*. Obsédé par les difficultés grammaticales, il interrompt une opération policière pour se mesurer à la dictée de Pivot. Que dire du journaliste Antoine Brind'amour, prêt à toutes les bassesses pour hausser le tirage de son journal à sensations, *Cannibales*, et

NOUVEAUTÉS

de son chauffeur, ex-Hell's Angel devenu cul-de-jatte. Et attendez de rencontrer Neige, la belle et sensuelle albinos. Ces personnages vivent une histoire tragique. Un sexothérapeute est assassiné. On apprend qu'il apportait son soutien à des femmes battues. De là à soupçonner des maris frustrés, le pas est vite franchi. Surtout qu'Antoine Brind'amour exploite sans scrupules ce fait divers en jouant sur les tabous populaires. Non la fiction ne dépasse pas la réalité, ou si peu, dans cette histoire d'une actualité déconcertante.

L'auteur raconte ce drame en jouant sur un registre proche du délire, jamais loin de la loufoquerie. L'amour, la souffrance, la solitude d'individus prisonniers de leurs douleurs éclatent de partout portés par un discours qui atteint une dimension presque surréaliste et toujours caricaturale. Cette ambivalence du discours, cette folie qui hante les personnages sont les gages d'un plaisir assuré pour le lecteur. *Cannibales* est vraiment un polar qui frappe fort et juste !

Denis AUBIN.

La taupe et le dragon

Joël CHAMPETIER
Québec/Amérique, Montréal, 1991, 346 p.
(Coll. • Littérature d'Amérique •)

Il faut saluer la parution de ce petit bijou qu'est *La Taupe et le Dragon*. Joël Champetier présente son premier roman « pour adultes » au moment même où son talent est consacré par deux Borel : celui de la meilleure nouvelle (« Cœur de fer ») et du meilleur roman « jeunesse » (*La Mer au fond du monde*).

Le lecteur débarque sur la planète Nouvelle-Chine en même temps que le personnage principal, Réjean Tanner, nouvel agent du Bureau Européen chargé de contacter un agent double, la Taupe. Grâce à une habile chi-

rurgie, il prend une allure asiatique. Avec l'aide d'une jolie Néo-Chinoise, Qingling, dont il s'éprend, d'un agent japonais de la ZLEC (Zone de Libre Échange Commercial de la Nouvelle-Chine) et d'un étudiant météorologue européen, Tanner rejoint enfin Chen Shaoxing, la Taupe, qui a décidé d'opter définitivement pour la Nouvelle-Chine. Ce dernier est victime d'une crise cardiaque et Tanner doit ramener sa tête *cryogénée*. Mais la planète choisit, à ce moment, de couper ses liens avec la Terre ; la guerre éclate. Tanner est contraint de rentrer seul, laissant derrière lui son armée. De retour chez lui, il apprend que la tête de la Taupe refuse de communiquer son savoir. Et le *happy end* espéré ne viendra jamais ; quel désillusion !

Quoi qu'il en soit, Champetier accroche le lecteur avec une science-fiction toute en couleurs lumineuses. L'Œil du Dragon est

une étoile verte dont les rayons rendent aveugles. Le ciel change du vert au bleu électrique, en passant par le violet. L'exotisme de la Chine contribue à faire de ce roman un beau voyage au pays des sensations étranges et le savoir-faire de l'auteur assujettit le lecteur d'une couverture à l'autre.

François LAROCQUE

Vineland

Thomas PYNCHON
Éditions du Seuil, Paris, 1991, 405 p.

Après le fabuleux *Arc-en-ciel de la gravité*, paru en 1988, voici que paraît *Vineland* de Thomas Pynchon, probablement l'un des plus grands écrivains américains vivants, mais sûrement le plus inconnu de tous. De l'auteur, le Réjean Ducharme de la littérature américaine, nous ignorons tout. Ses livres, trois romans et un recueil de nouvelles, sont

Collection Clé

Sous la direction d'ANNE-MARIE CONNOLLY

pour le programme de français au secondaire

De la 1^{re} à la 5^e année du secondaire, un matériel didactique complet et original pour le maître et l'élève.

Le matériel de chaque année comprend:

- manuel • cahier d'activités
 - cahier de fiches orthographiques et grammaticales
 - guide du maître • cassettes
- Plus une grammaire pour la collection: Clé pour la grammaire



COLLECTION APPROUVÉE PAR LE M.E.Q.

- ENTRE AMIS — 1^{re} secondaire
- RACONTE — 2^e secondaire
- DIS-MOI — 3^e secondaire
- PROPOS — 4^e secondaire
- POINT DE VUE — 5^e secondaire



Guérin, éditeur ltée
4501, rue Drolet, Montréal (Québec)
H2T 2G2
Tél.: (514) 842-3481

NOUVEAUTÉS

parus en laissant leur marque. À l'opposé des grandes sagas à la John Irving, Pynchon propose des textes débridés, excessifs dont les héros sont souvent des marginaux, des êtres obsédés par l'atteinte d'un objectif ou d'une personne.

Comme plusieurs peuples des Pays de l'Est ont réglé leurs comptes avec la gauche communiste, Brock Vond, un procureur fédéral, s'est donné pour but de réduire à néant ces anciens communards des années soixante installés dans les vallées de *Vineland*, une région fictive des États-Unis où sont regroupés tous ceux et celles qui, non sans une certaine mélancolie, continuent d'entretenir des vellétés révolutionnaires. Procès de la gauche américaine à partir de constants va-et-vient entre les années soixante et les années quatre-vingt, procès aussi de tout un pays qui, pour faire place nette, décide de s'en prendre aux dominés plutôt que de s'attaquer à ceux qui ont le pouvoir et savent s'en accommoder.

Au cœur de l'action, on retrouve une jeune fille de quatorze ans, Prairie, qui est à la recherche de sa mère, Frenesi Gates, l'amante de Vond. On voit déjà poindre une histoire rocambolesque qui nous conduit de surprises en surprises, de découvertes en découvertes, mais, surtout, qui les fait voyager dans le temps pour remonter aux sources de la contre-culture américaine. Un roman aux personnages délirants, un récit qui accumule les anecdotes, les descriptions « sur fond de blues à l'harmonica et de rock and roll frénétique », comme le souligne avec à propos la quatrième de couverture.

Roger CHAMBERLAND

L'odeur du café

Dany LAFERRIÈRE
VLB, Montréal, 1991, 200 p.

Melville a écrit, dans une page indigne de Melville, que l'on ne pouvait bâtir une grande œuvre sur une puce. Avec l'outrecuidance qu'on lui connaît, Dany Laferrière a relevé le défi de faire mentir l'auteur de *Moby Dick* en fondant son nouveau livre sur... des fourmis! Et ce faisant, il nous offre avec *L'odeur du café* un livre tout plein de douceur qui, à défaut d'être une grande œuvre, n'en demeure pas moins son roman le plus achevé à ce jour. Laferrière s'est fait le défenseur des « petits sujets » : un été, un

enfant (l'auteur lui-même, à onze ans), une grand-mère qui déguste son café sur la galerie... et le rêve. Mais surtout un ton. Un ton qu'on situerait quelque part entre *Antan* d'enfance de Patrick Chamoiseau, *Rue Case-Nègres* de Joseph Zobel et *Dandelion Wine* de Ray Bradbury — et qui ne leur doit pourtant pas grand-chose. Au-delà des pitreries télévisées du personnage médiatique, la « petite musique » de l'écrivain s'affine et se raffine. Dans une écriture sobre, sans fioritures et pourtant loin du style sec de son célèbre premier roman, Laferrière brosse le portrait d'une petite société rurale, le Petit-Goâve de sa jeunesse qui aurait très bien pu être de la campagne jeannoise ou beauceronne. Loin de Port-au-Prince où la répression duvaliériste bat son plein (dans ce récit qui se déroule en été 1963, je n'ai compté qu'une seule allusion oblique à la situation politique de l'époque), on baigne dans une ambiance de magie onirique, assaisonnée de merveilleux et de folklore vaudou et d'une bonne dose d'humour. C'est dans cette atmosphère que le petit Dany, en convalescence chez sa grand-mère Da, entouré de toutes ces femmes qui l'ont conçu et engendré, fait l'apprentissage de la vie.

On ne peut reprocher à *L'odeur du café* que son découpage un tantinet arbitraire. Coincé par sa volonté d'adopter une *esthétique japonaise*, Laferrière a fragmenté son récit en petits tableaux tous coiffés d'un titre. Le résultat fait parfois douter du procédé, puisque souvent ces coupures viennent rompre gratuitement le doux élan de certains passages et qu'à dire vrai elles n'apportent strictement rien au texte. À lire absolument ne serait-ce que pour se rappeler qu'on a tous été enfants.

Stanley PÉAN

Un tout petit monde

David LODGE
Rivages, Paris, 1991, 415 p.

Un tout petit monde décrit pour l'essentiel une sorte de transhumance d'un monde universitaire à l'affût de tous les congrès sur la littérature. Sous toutes les latitudes, il se retrouve en effet au même endroit comme par atavisme. Les chercheurs de tout acabit apparaissent alors comme les chevaliers errants d'antan, parcourant les routes du globe dans un but avoué de culture certes, mais aussi d'aventures et de gloire. Du puceau de

ces réunions savantes à la sommité mondiale reconnue et adulée, tout un monde grouille sur un fond de scène où la recherche amoureuse relaie au second plan les palabres de ces savants qui exécutent publiquement certains rites que seuls les initiés apprécient ou comprennent, car le jargon retenu rétrécit ipso facto le cercle. Ici, on se balade d'un continent à l'autre, d'une aéro-gare à un campus, pour aboutir finalement dans tous les Hilton de la terre où les intrigues en coulisse se perdent dans un charabia prétentieux. Bref, on s'agit follement pour se taper des communications barbantes et quelques soirées intéressantes!

Les cinq parties peignent donc l'immense portrait de la horde des chercheurs contemporains qui, en plus de partager leur science, acceptent volontiers des échanges amoureux qui aboutissent à des situations saugrenues, voire loufoques. C'est là la qualité première de cette « romance » : l'auteur s'amuse avec la forme, comme avec le fond d'ailleurs, à

relever les travers des inconditionnels des colloques. Espièglerie, humour, sarcasme figurent presque à chaque page, comme les pastiches de conférences qu'on voudrait brillantes.

Plus qu'un simple roman sur les mœurs des congressistes, ce livre hilarant n'est pas sans faire observer que la quête amoureuse sur-classe tout, même et surtout les retentissantes théories qu'échafaudent les cerveaux en mal de structures.

Yvon BELLEMARE

Les filles du calvaire

Pierre COMBESCOT
Grasset, Paris, 1991, 427 p.

Telle une geste faite de fric-frac, de prostitution, de clownerie dont une rouquine tunisienne émigrée à Paris alimente la chronique d'un monde clandestin grouillant dans



NOUVEAUTÉS

un milieu interlope, *les Filles du calvaire*, Prix Goncourt 1991, reprend pour ainsi dire le tempo du roman picaresque. Les quatre parties décrivent avec force détails les aventures d'une Juive du Maghreb, Rachel Aboulafia, alias Maud Boulafière, donnant dans le cirque et le music-hall. Devenue patronne du bistrot des Trapézistes, elle entretient donc des relations qui la conduisent à collaborer avec une clique de quidams ayant des comportements fort particuliers. De l'académicien aimant les dentelles et les jeunes communiant à l'inspecteur aux yeux bridés, se retrouvent réunis sous le même toit de la tenancière de maison close des artistes, des danseuses nues, des rabbins, des marchands de toutes sortes et, bien entendu, des souteneurs bigarrés qui vivent à l'aise dans une espèce de margouillis sans nom où s'enlisent des gens aux mœurs pour le moins spéciales. Le fond de scène des Deux Grandes Guerres, les entourloupettes des collabos, la perversité et surtout le caractère à la fois insolite et attachant du personnage central procurent à cet ouvrage une tonalité qui intéresse jusqu'à « l'épilogue » où tout est classé.

S'étirant sur quatre générations, ce véritable portrait de famille juive, cernée par la même fatalité inhérente à la race biblique, est peint dans chaque chapitre avec une sorcellerie finement tissée. Ce sont les annales d'une migration qui oblige le maquillage des noms véritables afin de faciliter le réapprentissage de la vie ailleurs. L'auteur crée l'atmosphère par la seule magie d'un verbe ou d'une épithète, joue avec les artifices que recèle la langue française, introduit enfin un vocabulaire argotique qui, dans un autre contexte, eût pu paraître suspect. En détournant pour ainsi dire le sens même des mots, en se jouant des lettres et des signes, en se plaçant au-delà du rituel de l'écriture, le romancier signe un livre d'une imagination débordante rempli de trouvailles cocasses et amusantes.

Yvon BELLEMARE

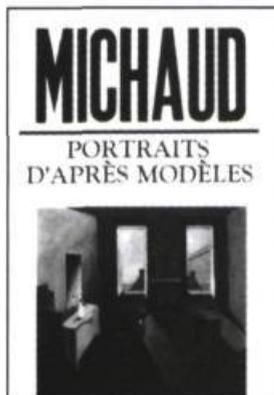
Portraits d'après modèles

Andrée A. MICHAUD
Leméac, Montréal, 1991, 157 p.

Un homme, une femme, un fleuve. Un peintre veut fixer sur sa toile ses souvenirs mais tout reste flou dans son esprit. L'arrivée

d'une femme, inconnue, vient toutefois tout perturber. À l'aide de photographies de voyages, elle parvient à reconstituer une partie de la vie du peintre.

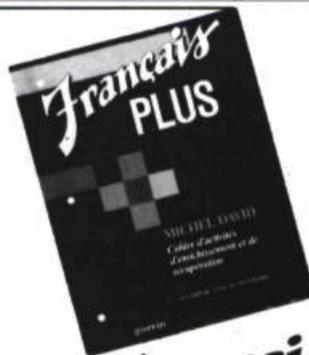
C'est alors que la relation entre les deux êtres prend un tournant particulier. Tel un véritable rituel, la femme, la nuit, interprète ses photos presque à contre-cœur afin de préserver « ce lien qui les unit ». Ce brin de masochisme



s'accompagne d'une soumission de la femme car, dans cette relation, l'homme « demeure seul autorisé à rompre [la distance], n'allant vers elle qu'en ces moments où il doit tâter [de la chair de femme pour raviver certains désirs dont il semble soudain douter] ».

Sans dialogues, d'une réelle opacité, *Portraits d'après modèles* est difficilement accessible. Pourtant, Andrée A. Michaud réussit à susciter l'intérêt du lecteur en présentant un défilé d'images de départs, de voyages, de ruptures aussi. Elle a créé un roman d'atmosphère où les amateurs de rebondissements seront déçus alors que les amants de la description, eux, seront, ravis.

Jean-Denis CÔTÉ



Français PLUS

Français de la 1^{re} à la 5^e secondaire
5 cahiers d'activités et 5 corrigés
Exercices d'enrichissement et de récupération
par Michel David

FRANÇAIS PLUS est un outil à utiliser pour assurer une bonne performance linguistique, orthographique et grammaticale.

Pour accroître ou pour consolider les connaissances essentielles en français, voici des cahiers d'activités qui ont le grand mérite de favoriser chez les élèves le développement de l'aptitude à communiquer correctement.

De plus, par leurs exercices, ces cahiers seront garants de la réussite de chacun lors des tests sommaires.

L'élève qui éprouve peu de difficulté trouvera dans ces cahiers beaucoup d'activités qui serviront à enrichir ses connaissances de la langue et augmenteront ses capacités à communiquer correctement, tant oralement que par écrit.



Guérin, éditeur ltée

4501, rue Drolet, Montréal (Québec) H2T 2G2
Tel.: (514) 842-3481
Fax: (514) 842-4923

NOUVEAUTÉS

L'homme dans le placard

Roch CARRIER
Stanké, Montréal, 1991, 168 p.

Un titre accrocheur, qui met le lecteur sur la piste d'une énigme policière, une page couverture affriolante qui annonce une affaire de sexe, voilà des raisons suffisantes d'ouvrir puis de parcourir à la volée le dernier roman de Roch Carrier, *L'homme dans le placard*. Amorcée comme si de rien n'était, avec la simplicité charmante du style, l'intrigue progresse dans un suspense habilement entretenu, où la quiétude de deux jeunes femmes en vacances dans une maison isolée de l'arrière-pays se mue progressivement en inquiétude, en malaise, pour aboutir à une peur irraisonnée. Se pourrait-il, se demandent Charlotte et Johanne, qu'il y ait eu un homme dans le placard dès leur installation, qui les ait épiées, ait entendu leurs confidences, ait bondi sur l'une d'elles ? L'en-



quête de la police locale livrera-t-elle la clef du mystère ? À quoi aboutira celle du journaliste régional en quête de célébrité ? Comme tout bon praticien du genre, le romancier fournit

des indices troublants mais contradictoires afin de dérouter les enquêteurs les plus astucieux, soit l'unique agent de la police locale, un peu balourd, soit le lecteur averti qui se prendrait pour Sherlock Holmes ou Colombo : une voiture qui dérape sur la route, du foin dans les cheveux, des marques d'ongles dans le dos, un parfum subtil et délicat qui flotte dans l'air, une brûlante lettre d'amour sur l'oreiller, la clef de la maison... L'attrait allusivement sexuel du récit se confond avec bonheur à un humour parfois légèrement corrosif, parfois joyeux, qui résulte d'une observation amusée des bonnes gens de la campagne confrontés aux bourgeois de la ville qui ont élu domicile secondaire chez eux. Par-dessus tout, comme la plupart des

romans de Carrier, la nuit impose son omniprésence, la nuit porteuse des sentiments secrets, révélatrice des pensées les plus intimes, des désirs les plus inavouables. Mais enfin, quelle était la personne tapie dans le placard ? Surtout ne pas courir aux dernières pages du roman : vous risqueriez de ne pas découvrir exactement la réponse que vous cherchiez !

Gilles DORION

L'héritage. L'hiver

Victor-Lévy BEAULIEU
Stanké, Montréal, 1991, 315 p.

Le deuxième tome de *L'héritage* de Victor-Lévy Beaulieu, *L'hiver*, loin de démentir le projet du romancier, qui faisait pénétrer le lecteur dans une vaste fresque familiale, le conforte admirablement. Mêmes personnages passionnés et fortement typés, depuis l'intransigent Xavier Galarné, dur pour lui-même et intraitable pour les autres, qui s'appuie sur la Loi de Dieu tel un guer-



rier glorieux, jusqu'à son frère Gabriel, dérisoire homme-cheval rendu encore plus pitoyable par l'amour illicite qui lie sa femme Albertine à Philippe Couture. Xavier se

montre dur aussi envers ses enfants, surtout Miville, une caricature d'homme, à qui il voue une haine insupportable, et Miriam, intraitable comme son père et autour de laquelle gravite l'action. Si, l'automne, le lecteur apprend l'inceste qui a uni le père et sa fille quatorze ans auparavant, c'est à la fois autour de l'héritage convoité par l'aîné des Galarné, Miville, et du secret de la naissance de Maxime, le fils de Miriam, que tourne le récit, durant l'hiver. Xavier, qui s'est machiavéliquement donné à Miville, puis qui est brutalement informé du secret, succombera-t-il au suicide comme son père avant lui ? Et pourtant... Les deux tomes se terminent sur un cri de lassitude et de désespoir :

« L'hiver ! Mais y aura-t-il un printemps ? »

La structure du récit, quant à elle, reste fortement étudiée. Aux sept « mouvements » de *L'automne* succèdent les quatre « tempêtes » de *L'hiver*, dont le souffle immense, venu de la Mer océane, traverse tout le roman et agite les personnages dans des actes frénétiques d'amour et de haine. Et toujours la puissante écriture de Victor-Lévy Beaulieu, à la rhétorique tout à fait particulière, qui jongle avec les relatives en les enchevêtrant périlleusement, qui use abondamment du démonstratif épictictique, qui manie images et figures de style avec art, en accordant le rythme incantatoire des versets bibliques aux redites exactes comme des épithètes de nature. Ces reprises confèrent à l'écriture un rythme accordé au « quotidien des choses » et créent un style singulièrement efficace marqué par l'insistance du dire, le triomphe de la Parole.

Gilles DORION

Les feux de l'exil

Dominique BLONDEAU
Les éditions de la Pleine Lune,
Lachine, 1991, 236 p.

Sur un espace temporel de quatre mois, le huitième roman de Dominique Blondeau, *les Feux de l'exil*, met en perspective la vie de trois femmes déracinées de leur pays d'origine et exilées à Montréal : une Marocaine, Anastasia Laniel, une Chinoise, madame Yu, dont la première entend d'écrire l'histoire, et une Guadeloupéenne pré-nommée Chloé. Chacune, à sa façon, a choisi la liberté et l'amour, et a dit non à la soumission des femmes au traditionnel pouvoir masculin de même qu'à toute forme d'esclavage physique et culturel.



L'intérêt premier de ce roman vient de l'habile description de l'univers mental de chaque héroïne. Par exemple, recluses

NOUVEAUTÉS

toutes deux à leur manière, Anasthasia et madame Yu ont beaucoup souffert, dans leur cœur autant que dans leur corps, et ont en commun une certaine « faillite de [l']esprit » (p.148). Tout particulièrement dans les deux premières parties du livre, le narrateur rend bien ce léger affaissement psychique en laissant avancer le récit par bribes, par de nombreux retours sur le déjà dit, qui ajoutent des détails nouveaux ou plus précis, au risque parfois de tomber dans la redondance diégétique. Ce climat quelque peu trouble et hésitant, où le lecteur ne réussit somme toute pas complètement à séparer la fiction de la réalité racontée, aboutit à une habile reconstitution du passé d'Anasthasia et de madame Yu. Au moyen d'un vocabulaire abondant autant qu'adéquat, le narrateur parvient en plus à rendre l'exotisme de Marrakech et Changhaï, dont le souvenir hante l'esprit des deux femmes avec une persistante régularité.

Plus que la double et même triple perspective narrative adoptée, plus que la technique du récit abymé (un récit dans le récit), et bien plus que le « discours » féministe disséminé à faibles mais constantes doses dans la trame romanesque, c'est cette structuration pour ainsi dire circulaire, spiralée, de ce récit fonctionnant comme une mémoire péniblement retrouvée qui fait des *Feux de l'exil* un roman captivant.

Jean-Guy HUDON

Un piano dans le noir

Simone CHAPUT
Les Éditions du Blé, Saint-Boniface, 1991,
206 p.

Deuxième roman de Simone Chaput, *Un piano dans le noir* s'amorce sous le signe des départs, de la fuite. D'Athènes, Andrée Bougard, l'héroïne, regagne Winnipeg où elle retrouve les siens mais n'a pas le courage de jouer du piano, son instrument de musique préféré. Bousculée par des événements extérieurs, tels la fin de la relation entre Micheline et Patrick et la maladie de son père, elle traverse une difficile période de questionnements. Les retrouvailles lui font découvrir les difficultés de la vie de couple : Stella, la névrosée, s'éloigne de Gilbert, Micheline et Patrick ont rompu, une autre, séparée de ses enfants, souhaite les revoir. Voilà qui suffit pour tenir Andrée

éloignée des hommes qui lui font des invitations répétées : Graham, Sylvain, David ne



font que lui rappeler le tropisme qui l'unissait jadis à Daniel, lui aussi musicien.

Au moment où elle entre d'un voyage à Vancouver, exutoire des troubles qui l'assaillent et

qui finissent par la troubler, comme le piano qu'elle n'ose pas toucher, Graham lui pro-

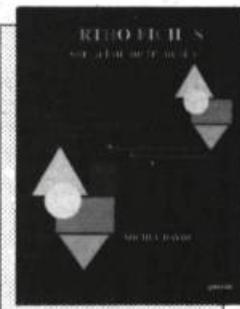
pose de l'engager comme pianiste classique au Meridam. Lors de la cérémonie d'ouverture, elle croise Daniel, non loin d'un piano dans le noir, d'où le titre. Il y a de l'espoir cependant car, en jouant Chopin, musique de prédilection pour la circonstance, Andrée « l'écoutait lui raconter que rien n'était perdu ».

Un roman intimiste, qui peut à l'occasion émouvoir.

Jean-Nicolas de SURMONT

ORTHO-FICHES

sur la langue française



Cahier d'activités couvrant le programme des cinq années du secondaire.

CAHIER D'ACTIVITÉS
CORRIGÉ DU CAHIER

CAHIER
ISBN-2-7601-2346-4
(346 pages) 12,95 \$

CORRIGÉ
ISBN-2-7601-2386-1
(90 pages) 14,95 \$

- ORTHOGRAPHE GRAMMATICALE
- CONFUSIONS HOMONYMIQUES
- ORTHOGRAPHE D'USAGE

MICHEL DAVID



Guérin, éditeur ltée

4501, rue Drolet Montréal (Québec) H2T 2G2
Tél.: (514) 842-3481 — Téléc.: (514) 842-4923

NOUVEAUTÉS

Le Piège à souvenirs

Esther ROCHON

La Pleine Lune, Lachine, 1991, 138 p.

Guerre du Golfe et démembrement de l'URSS nonobstant, peut-être pourra-t-on se souvenir de 1991 comme de l'année où les deux divas de la science-fiction québécoise, Élisabeth Vonarburg et Esther Rochon, nous ont offert chacune un excellent

recueil de leurs nouvelles, permettant de constater l'évolution de leurs œuvres au cours des dernières années.

Deux fois lauréate du Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois (en 1987 et en 1991), Esther Rochon pratique une écriture allusive où l'ellipse n'exclut jamais la rigueur, où la retenue ne contrevient pas au lyrisme. Son style onirique brouille les frontières entre les genres, au grand dam des puristes peut-être, mais pour le plus grand plaisir des amateurs de dépaysement. Elle nous propose ici neuf nouvelles qui oscillent entre la science-fiction, le fantastique et un genre plus flou, tenant des deux autres, qu'on ne pourra appeler qu'« insolite moderne », faute d'une étiquette plus adéquate. De toute façon, qu'importe les étiquettes! Même si parfois le lecteur ne sait plus trop où il en est, il s'en fiche, trop préoccupé à jouir de la délectable sensation d'apesanteur que procurent les textes de Rochon.

Bien audacieux celui qui oserait parler d'inégalité entre ces nouvelles, qu'on avait eu le plaisir de lire précédemment en revues, collectifs ou anthologies. On s'interrogera toutefois sur la pertinence de republier ici « Mourir une fois pour toutes », version préliminaire du roman *Coquillage* (La Pleine Lune, 1985), de beaucoup inférieure à l'œuvre achevée (l'auteur elle-même ne l'a-t-elle pas qualifiée d'œuvre mineure en d'autres pages), texte qui ne présente de

l'intérêt que pour les exégètes de l'œuvre de Rochon.

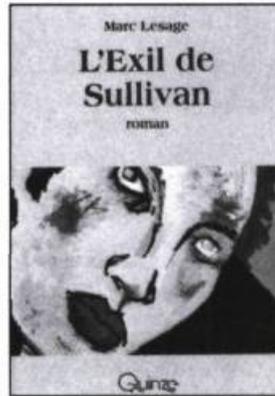
Stanley PÉAN

L'Exil de Sullivan

Marc LESAGE

Les Quinze, Montréal, 1991, 134 p.

Selon un résumé que nous fournis en bout de course le narrateur lui-même, *L'Exil de Sullivan*, « c'est l'histoire d'un homme



blanc, scolarisé, provenant d'un milieu relativement aisé, qui n'arrive plus à trouver les motivations suffisantes pour s'insérer socialement. Il s'est refusé à être ce qu'il aurait dû être et se cantonne côté cour, dans la position du mauvais garçon; de celui qui observe le monde adulte, le dénigre autant qu'il le craint, parce qu'il ne se sent pas désiré... obstinément! » (p. 133).

C'est donc une chanson déjà entendue que nous propose Auguste Lentaigne, alias Sullivan, chanteur folk de deuxième zone, héros et narrateur de ce premier roman de l'essayiste Marc Lesage : le sempiternel blues de *baby-boomer* paumé, désabusé par la vie qui n'a pas su tenir ses promesses (lesquelles?). Un point de départ on ne peut plus banal, à n'en pas douter. Pourtant, d'autres ont fait beaucoup mieux avec beaucoup moins : après tout, si l'on s'en tient à l'anecdote, rien ne permet de distinguer *L'Étranger* de Camus d'un simple fait divers, par exemple. Il manque à *L'Exil de Sullivan* un ton, une écriture, un rythme qui auraient pu compenser pour l'absence d'une véritable intrigue et sauver le roman des limbes de la trivialité. On devine que l'auteur aura voulu reprendre ici, sous forme romanesque, le bilan que proposait le collectif *Trente ans de Révolution tranquille* publié sous sa direction il n'y a pas si longtemps. Malheureusement, les refrains de Sullivan sur le ronron

politique québécois, l'écologie, les relations hommes/femmes, le statut d'exilé dans un pays-encore-à-bâter n'ont pas cette fraîcheur qui justifierait la candeur avec laquelle il les entonne.

Stanley PÉAN

Le tumulte de mon sang

Stanley PÉAN, Québec/Amérique, 1991, 175 p.

Quelque part en Nouvelle-Angleterre, un immense manoir, sombre et inquiétant, est la destination du narrateur et de sa compagne Madeline. Le propriétaire du manoir - oncle et père adoptif de Madeline - est un ex-colonel haïtien en exil, protégé dans son domaine par une milice privée armée jusqu'aux



dents. Le ton du roman est donné dès les premières pages : dans la nuit assombrie par une panne de courant, c'est à la pointe des mitraillettes que le couple est ac-

cueilli. Pour le narrateur, ce séjour dans la maison de l'oncle coïncidera avec le début de visions et de cauchemars qui lui feront pressentir un drame effroyable. Les événements ne feront qu'accroître cette impression ressentie dès son arrivée, confirmant la réalité d'une menace indéfinie.

Stanley Péan utilise habilement, dans ce premier roman (il était déjà connu pour ses nouvelles), des éléments du vodou, transposant dans un lieu nord-américain toute la puissance d'évocation de cette religion haïtienne. L'auteur compose avec les éléments classiques du genre fantastique : le décor, le climat, les personnages troubles, etc. L'efficacité de la narration tient surtout à la qualité de ses descriptions, à la précision de l'écriture qui, par l'utilisation fréquente du vocabulaire créole, de l'histoire et de la mythologie haïtiennes, fait du manoir un

NOUVEAUTÉS

microcosme de la terre d'origine des personnages.

Le narrateur, Haïtien élevé au Québec, est plutôt sceptique devant l'affirmation des réalités du vodou par certains personnages. Il apprendra, en même temps que le lecteur, que la magie et le surnaturel existent bel et bien. Mais le lecteur, lui, est bien à l'abri, hors du livre.

Gilles PERRON

THÉÂTRE

T'es pas tannée, Jeanne d'Arc ?

Grand Cirque Ordinaire,
Une reconstitution du spectacle par Guy Thauvette,
Montréal, Éditions Les Herbes rouges, 1991,
272 p. Ill.

Un événement et une incontestable réussite dans le monde de l'édition théâtrale au Québec que la publication attendue depuis vingt-deux ans de *T'es pas tannée, Jeanne d'Arc ?*, spectacle éclaté et tonifiant créé le 13 novembre 1969 par le Grand Cirque Ordinaire ! Guy Thauvette, l'un des membres de cette folle équipée animée par Raymond Cloutier et comprenant aussi Paule Baillargeon, Jocelyn Bérubé, Suzanne

Garceau et Claude La Roche, ne s'est pas contenté de procéder au difficile établissement du texte, fruit d'une création collective (parmi les premières) et œuvre ouverte aux perpétuelles métamorphoses d'improvisations tenant compte des réalités régionales. Thauvette a aussi procédé à une « reconstitution du spectacle », greffant des didascalies aux répliques, les illustrant de documents iconographiques abondants et éloquentes, présentant cette saga dans un avant-propos éclairant les dessous de l'entreprise, y ajoutant les témoignages d'alors et d'aujourd'hui des concepteurs et interprètes, les partitions, une préface de Michel Tremblay et un dossier critique, le tout permettant de revivre de l'intérieur l'effervescence créatrice de ce spectacle anarchique et enlevé.

Le cavenas de base à partir duquel essaient les faisceaux d'improvisation du GCO, s'inspire du *Procès de Jeanne d'Arc à*

LEXICO

MICHEL DAVID

Plus de 6 500 questions
sur le vocabulaire couvrant
les cinq années du secondaire



- CAHIER D'ACTIVITÉS
- CORRIGÉ DU CAHIER

La formation des mots
La précision des mots
Le sens d'expressions courantes
Les nuances des mots
Le sens du mot
Des mots incorrects
De quel mot s'agit-il?

Cahier
ISBN-2-7601-2312-8 (309 pages) 11,95 \$
Corrigé
ISBN-2-7601-2405-3 (71 pages) 13,95 \$



Guérin, éditeur ltée

4501, rue Drolet Montréal (Québec) H2T 2G2
Tél.: (514) 842-3481 — Téléc.: (514) 842-4923

NOUVEAUTÉS

Rouen, 1431 de Bertolt Brecht, lui-même ayant tiré profit du texte d'Anna Seghers. Sur les plans dramaturgique et scénique, le spectacle s'accommode d'un collage de perspectives, de formes et d'esthétiques de tous ordres ; le cirque, des traits du théâtre épique, des masques et marionnettes ; chants, danses et cabaret ; fête et critique sociale théâtralisées.

L'historicisation brechtienne confrontant deux époques dans une corrélation dialectique intervient ici dans cette lecture synoptique de la société québécoise d'alors médiatisée par les aventures de la pucelle d'Orléans. Motivant son choix et élucidant sa problématique, les propos de Raymond Cloutier sur les analogies entre les combats de Jeanne et ceux d'un Québec toujours en quête de son identité n'ont rien perdu de leur actualité : « Ce qui est intéressant, c'est de détacher du tableau confus des batailles

que la majorité des Québécois mènent en ce moment, une sorte d'image collective qui puisse permettre de comprendre tout cela : le goût d'être soi-même, jusqu'au bout, le goût d'écouter son inspiration, ses « voix », le goût d'être toujours plus libre ».

Gilles GIRARD

Kraken

Patrick QUINTAL
VLB éditeur, Montréal, 1991, 143 p.

Isidore, souverain d'un royaume mythique, est miraculeusement guéri d'une blessure grave par un mystérieux homme que ses loyaux sujets appellent « l'homme de la barque ». Toutefois, ce guérisseur nommé Kraken (du norvégien, qui signifie « pieuvre ») s'avère une créature protéiforme dont les mutations reflètent avec une acuité croissante la laideur et les maux des gens qu'elle soigne. Soulagés de leurs souffrances, donc de leur vie, tous les habitants du royaume acceptent la fatalité du destin et retournent à la mer pour retrouver Kraken et son chant mélancolique. Le roi les suit dans ce renoncement.

Kraken est la dixième pièce de Quintal. Elle a été créée en 1988 au Centre culturel de Sherbrooke par le Théâtre du Double Signe et a mérité le Prix Yves-Sauvageau en 1989. Sur le monde de l'allégorie, cette pièce raconte l'étrange aventure d'un roi, de son peuple et de leur mal de vivre commun. De cet inconfort, parfois indéfinissable Kraken les délivre en acceptant de porter sur ses propres épaules le fardeau de leur peine. Alors devenu miroir (un miroir apparemment déformant puis qu'il renvoie la face cachée des choses), Kraken reprend les traits du monstre qu'il a déjà été et sera, en définitive, toujours. Il agit en tant que catalyseur d'une grande purge collective, purge se terminant dans les eaux purificatrices d'une mer qui se confond bientôt avec l'horizon. En alliant une thérapie « moderne » à des archétypes sans âge, l'auteur présente une pièce dont le traitement peut déconcerter. L'utilisation du code iconographique surpasse, et de loin, un texte dont le manque de subtilité agace parfois. D'occasionnelles touches d'humour viennent cependant alléger un univers qui, autrement, pourrait devenir aussi suffocant que les profondeurs abyssales dont il semble issu.

Christiane LAHAIE



***** NOUVEAUTÉ *****

Cahier pratique de grammaire, d'orthographe et de composition Pour la 1^{re} et la 2^e secondaire

Les pédagogues s'accordent généralement à dire que la faiblesse de l'élève en français est due à la piètre connaissance qu'il possède de la grammaire, au fait qu'il ne sait pas analyser et qu'il n'applique pas spontanément à l'écrit les notions de grammaire qu'il a étudiées.

La méthode proposée dans ces cahiers vise à amener l'élève, au cours des cinq années du secondaire, à maîtriser l'orthographe grâce aux nombreux exercices d'application des règles de la grammaire et aux pratiques de composition respectant les exigences du programme de français.

À paraître
3^e, 4^e et 5^e secondaire



Guérin, éditeur ltée
4501, rue Drolet, Montréal (Québec) H7T 2G2
Tél.: (514) 842-3481
Fax: (514) 842-4923

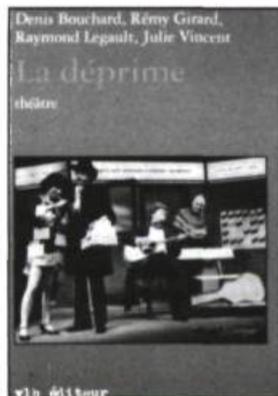
NOUVEAUTÉS

La déprime

Denis BOUCHARD, Rémy GIRARD,
Raymond LEGAULT, Julie VINCENT
VLB éditeur, Montréal, 1991, 208 p.

Le terminus d'autobus de la rue Berri sert de cadre au chassé-croisé farfelu de cinquante et un personnages se télescopant sur un rythme enlevé dans cet espace ouvert, lieu d'attente et de transition où toutes les rencontres sont possibles sans contrainte ni justification. La commedia dell'arte avait déjà

reconnu la souplesse de ce principe en utilisant le carrefour pour laisser s'épanouir ses personnages typés. Cet univers éclaté donne toute latitude aux rencontres les plus inopinées et



insolites, aux situations les plus loufoques, à l'imaginaire le plus débridé. Des personnages si nombreux sont forcément peu étoffés : un trait vif et pittoresque suffit pour esquisser la silhouette jouant par effet de contraste avec un personnage antinomique. Une étudiante paralysée par la timidité fait une maîtrise sur les communications interpersonnelles ; un vendeur d'objets érotiques propose des « p'tites culottes mangeables » à l'essence « érable et noix » ; une détective antisexiste terrorise ses proies ; un gars de vingt ans se marie par téléphone ; un chef syndical engoncé dans son jargon se coupe du réel ; un Frère des Écoles chrétiennes rêve de « flusher » les têtes fortes ; une artiste de la rue vend des lettres d'amour tous azimuts ; un psychanalyste cherche « une réponse à l'énigme clitoridienne » et la joyeuse galerie continue de s'élargir aux dimensions d'une fantaisie sans limite.

Le rire n'est pourtant pas purement gratuit et ne masque pas les problèmes personnels et sociaux évoqués ; les nombreuses solitudes juxtaposées, les disputes de couple, les maladies mentales et physiques, les bleus à l'âme, les manques constants d'argent, un congédiement injuste, les frustrations du quotidien et les rêves avortés tis-

sent, à l'arrière-plan de cette suite de sketches sans suite, un fond de déprime qui se dédramatise grâce au recul du rire tonifiant. Troisième version de l'œuvre, cette édition paraît enfin, dix ans après la création de la pièce, et ce *Terminal Blues*, selon le titre anglais, retrouve tout son tonus vivifiant dans le contexte neurasthénique actuel.

Gilles GIRARD

Rien à voir

Bernard ANDRÈS
XYZ, Montréal, 1991, 112 p.

À l'origine « petit éditeur spécialisé », XYZ est vite devenu une importante maison d'édition. L'éditeur diversifie sa production en inaugurant une collection « Théâtre », avec *Rien à voir* de Bernard Andrès, qui réunit deux versions (visions ?) d'une même pièce, la première pour pleine distribution

(1986), l'autre pour une distribution restreinte à un seul personnage (1991).

On y fait la connaissance d'un étrange personnage borgne, bonimenteur (*bon menteur*) à la Ronde, O'Dean (associé à la figure mythique d'Odin), qui invite les spectateurs à passer de l'autre côté du rideau plus assister à un mystérieux spectacle. Un couple, identifié comme « Elle » et « Lui », s'interroge sur la



Dictionnaire des noms propres géographiques du Québec

Sous la direction de Renald Tremblay
avec la collaboration de Pierre-Isidore Girard

Il ne se passe pas un jour sans qu'un nom de ville ou de village, de lac ou de rivière soit cité ici ou là, dans un journal ou à la télévision...

À chaque fois on se pose la question: «Où est-ce?». Eh! bien voici enfin un dictionnaire qui peut répondre à cette question et indiquer en quelques mots dans quelle région du Québec près de quelle localité connue on peut retrouver le lieu à repérer.

Plus: le *Dictionnaire des noms propres géographiques du Québec* vous renseigne sur la manière de nommer les habitants de tel ou tel lieu en indiquant toujours dans quel coin du Québec on les retrouve.

Un outil indispensable, un guide sûr, conforme aux normes de la Commission de toponymie du Québec.

ISBN-2-7601-2443-6 - (367 pages)
Distributeur exclusif: ADP - 523-1182



Guérin, éditeur ltée

4501, rue Drolet
Montréal (Québec) H2T 2G2
Tél.: (514) 842-3481
Télé.: (514) 842-4923

NOUVEAUTÉS

nature de ce spectacle et sur l'identité réelle de leur hôte. La version épurée ne fait que suggérer la présence de ce couple de même que celle des autres figurants, un peu comme dans *les Cbaises* d'Ionesco, accentuant ainsi l'impression d'illusion, de mensonge de *ma-cbination* (selon le mot du préfacier Gilles Serdan) qui naît du discours d'O'Dean.

Les deux versions de *Rien à voir* évo-

quent les textes/mises en scènes de Paul Paré. Celui d'Andrès s'inscrit dans le courant tout à fait actuel de la pratique théâtrale caractérisé par l'éclatement de l'espace scénique et par la volonté de questionner et de subvertir le rapport traditionnel entre salle et scène. Plus encore que la dramaturgie traditionnelle, ce type d'expérimentation théâtrale, axé sur la représentation et non sur le texte, se laisse difficilement appréhender sur

papier. Le foisonnement des didascalies, aussi nombreuses que précises, illustre bien le problème de traduire en mots ce qui est d'abord fait pour être vu. Ainsi, contrairement à ce que laisse croire le titre, tout serait à voir et force m'est de constater que ce type d'expression théâtrale perd beaucoup à la lecture.

Stanley PÉAN



Éditions Études Vivantes

GRAMMAIRE FRANÇAISE
Auteurs :
Jacqueline Ollivier



Première grammaire complète s'adressant aux étudiants(es) en français, langue seconde, ainsi qu'aux francophones oeuvrant dans des milieux anglophones.

AUSSI DISPONIBLES :

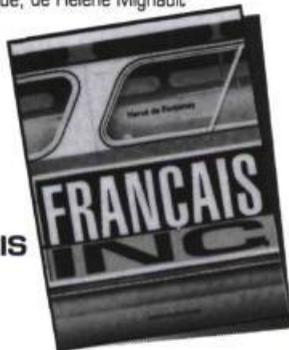
- Corrigé et exercices supplémentaires
- Guide, banque de tests, de Hélène Mignault
- Cahier pratique, de Hélène Mignault

FRANCAIS inc.,
Guide pratique

du français des affaires
Auteur: Hervé De Fontenay

(Université McGill)

La première partie comprend l'étude de la langue proprement dite.
La deuxième partie traite de la correspondance et de la rédaction commerciale.



DES MOTS POUR L'ÉCRIRE

Auteurs : Jean Fletcher, Hervé De Fontenay, Loretta Hyrat

(Université McGill)

Ce manuel comprend des genres et des styles différents. Chaque leçon est constituée de quatre parties: Grammaire, anglicismes, vocabulaire, stylistique.



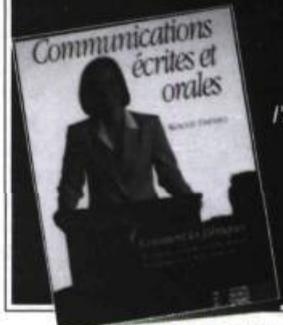
GUIDE PRATIQUE DE FRANCAIS CORRECT

Auteur : J.-C. Martin

Comment éviter quelques centaines des fautes les plus importantes qu'on peut lire ou entendre tous les jours.



ÉDITIONS
AGENCE D'ARC



Un ouvrage indispensable pour l'apprentissage du français écrit ou oral

COMMUNICATIONS ÉCRITES ET ORALES : comment les fabriquer?
Auteur : Roger Fafard

professeur au Collège de St-Hyacinthe

Conçu comme soutien à l'enseignement du français, l'ouvrage "Les Communications écrites et orales" amène l'utilisateur à comprendre le fonctionnement d'une communication écrite, ou orale, à expérimenter une démarche en 6 étapes pour réussir cette communication et à acquérir toutes les techniques pour découvrir les aspects et les idées du sujet.

Chapitre 1 : Exemples de communications et de leur structure.

Chapitre 2 : Fonctionnement d'une communication écrite et orale.

Chapitre 3 : Exercices d'analyses.

Chapitre 4 : Démarche à suivre pour produire une communication écrite ou orale.

Chapitre 5 : Illustration de la démarche à suivre pour produire une communication écrite ou orale.

Chapitre 6 : Techniques de découverte d'idées.

ÉDUCALIVRES 955, rue Bergar Laval (Québec) H7L 4Z7

Tél.: (514) 334-8466 • Télécopieur local : (514) 334-8387 • Télécopieur sans frais : 1-800-267-4387

NOUVEAUTÉS

Célestine là-bas près des tanneries au bord de la rivière

d'après Fernando de ROJAS
Michel GARNEAU
VLB éditeur, Montréal, 1991, 168 p.

La pièce en vingt et un actes de Michel Garneau est une adaptation de la *Tragi-comédie de Calixte et Mélibée*, une satire de mœurs attribuée à Fernando de Rojas. Écrit en 1502, ce dialogue en prose est considéré comme le premier roman espagnol.

Calixte, fou de désir pour la chaste Mélibée, anéanti par ce « mal si équivoque que la souffrance et le remède sortent de la même source », veut par tous les moyens « désenflammer ce cœur tumescent ». Par l'entremise de son valet Sempronio, il demande l'aide de Célestine, une « sorcière

rusée habile en toutes les scélératesses ». La truculente Célestine, à la fois généreuse et cupide, éveille par ses incantations le désir chez Mélibée. La chaîne se boucle : Mélibée s'enflamme à son tour et « souffre par celui qui souffrait par elle ».

C'est l'humain qui est ici mis en scène, avec ses désirs et ses apaisements, ses paroles sages et ses actes fous. Au XV^e siècle comme au XX^e siècle, « l'amour brûle les vies », le monde est un « théâtre où l'on tourne en rond », le dernier acte étant aussi le premier : « ton apaisement sera ma douleur ».

Dès le départ, on est charmé par la langue des personnages, une prose élégante agréablement présentée sous forme de vers, sans points ni virgules. L'absence de ponctuation de même que le refus d'interventions de l'auteur contribuent à accélérer le rythme de la pièce et à réduire à l'essentiel les no-

tions de temps et d'espace : seul importe l'ici-maintenant pour ces personnages avides qui n'ont pour occupation que la poursuite de leur assouvissement immédiat.

Mais ce n'est pas le désir qui tue ces personnages, ce n'est pas ce feu qui irradie par toutes les pages du livre. L'auteur le dit en épigraphe : « [...] en ne s'occupant que de lui-même avec acharnement chaque individu finit par se tuer tout à fait tragiquement ».

Monique LEFAIVRE



VOUS OFFRE...

POUR L'ENTRAÎNEMENT À LA LECTURE

DES LOGICIELS (ENFANTS ET ADULTES)

ELMO

Des exercices sur des textes et des mots pour une possibilité de 70 heures de dialogue entre un sujet et l'écran.

ELMO INTERNATIONAL

- 7 langues de travail;
- un traitement de textes intégré;
- un outil d'analyse de la langue;
- un générateur d'exercices;
- un module d'impression efficace;
- des jeux...

DES OUTILS PÉDAGOGIQUES EFFICACES

PRIM' ATEL

ATEL 1 ATEL 2

Fiches pour une lecture fonctionnelle et flexible.
(5 à 12 ans)

DES RÉFLEXIONS SUR LA PÉDAGOGIE

- La revue: Les Actes de lecture;
- L'écriture: préalables;
- La lecture: préalables;
- La littérature enfantine: dossiers;
- Lire de 5 à 8 ans: 3 ans dans la vie d'un apprentissage.

POUR LA LECTURE

COLLECTION TAM-TAM (6-7 ANS)

- 24 livrets de lecture;
- Guide d'animation et d'évaluation.

BIBLIOTHÈQUE CATARADI (6-9 ANS)

Trois niveaux de lecture.
Chaque niveau comprend:
- des livrets thématiques;

- des livrets complémentaires;
- des fiches de lecture;
- des livres collectifs;
- des cassettes;
- des jeux d'apprentissage.

LE RIDEAU S'OUVRE (9-12 ANS)

- 20 jeux dramatiques.

JEU DE L'AMITIÉ (6-12 ANS)

- 32 cartes illustrées pour produire des textes.



DOUTRE ET VANDAL, ÉDITEURS
1024, BOUL. SAINT-JOSEPH, BUREAU 2 MONTRÉAL (QC) H2J 1L1
TÉLÉPHONE: (514) 522-6050 TÉLÉCOPIEUR: (514) 521-0297